

**À travers les murs**



Eyal Weizman

# **À travers les murs**

**L'architecture  
de la nouvelle guerre urbaine**

Traduit de l'anglais par Isabelle Taudière

**La fabrique**  
éditions

© **Eyal Weizman 2007**

Première publication en 2007  
par Verso (chapitre VII  
de l'ouvrage *Hollow Land*).

© **La Fabrique éditions 2008**

**pour l'édition française**

Révision du manuscrit :  
Valérie Kubiak

**ISBN : 978-2-91-337274-0**

**La Fabrique éditions**

64, rue Rébeval

75019 Paris

[lafabrique@lafabrique.fr](mailto:lafabrique@lafabrique.fr)

[www.lafabrique.fr](http://www.lafabrique.fr)

**Diffusion : Les Belles Lettres**

## **Sommaire**

Introduction — 7

I. Les essaims — 16

II. L'attaque du camp de Balata — 25

III. Une géométrie urbaine inversée — 40

IV. Un urbanisme par destruction — 49

V. Un urbanisme imaginaire — 60

VI. Dé-murer les murs — 64

VII. De la théorie à la tuerie — 70

VIII. Conflits institutionnels — 80

*Notes* — 92

*Depuis longtemps, des années à vrai dire, je caresse  
l'idée d'organiser graphiquement sur une carte  
l'espace de la vie – bios. D'abord, je songeais  
vaguement à un plan Pharos, aujourd'hui, je serais  
plus enclin à recourir à une carte d'état-major  
s'il en existait une pour l'intérieur des villes.  
Mais elle fait sans doute défaut, par méconnaissance  
des théâtres d'opérations des guerres à venir.*

Walter Benjamin<sup>1</sup>

## Introduction

L'opération menée en avril 2002 par des unités de l'armée israélienne lors de l'offensive sur Naplouse, en Cisjordanie, a été présentée par son commandant, le général de brigade Aviv Kochavi, comme un exemple de « géométrie inversée », c'est-à-dire de réorganisation de la syntaxe urbaine par le biais d'une série d'actions microtactiques. Les soldats contournaient délibérément les rues, routes, ruelles et cours intérieures qui définissent la logique du déplacement dans la ville ; ils évitaient les portes d'entrée, cages d'escaliers et fenêtres qui constituent l'ordre des bâtiments. Ils préféraient enfoncer des murs mitoyens et défoncer des plafonds et des planchers pour les traverser, et se déplacer ainsi par des couloirs d'une centaine de mètres percés d'appartement en appartement dans le tissu continu et dense de la ville. Plusieurs milliers de soldats israéliens et des centaines de combattants palestiniens manœuvraient simultanément dans la ville, mais ils se fondaient si bien dans le tissu urbain qu'à aucun moment ils n'auraient pu être repérés en vue aérienne. Ce mode de déplacement s'inscrit dans une tactique que

l'armée, puisant dans des métaphores empruntées aux colonies du règne animal, désigne sous les termes d'« essaimage » et d'« infestation ». En passant par l'intérieur des habitations, cette manœuvre inversait le dedans et le dehors et transformait le domaine privé en voie de passage. Les combats se déroulaient dans des salons, des chambres à coucher et des couloirs à moitié démolis. Ce n'était plus l'ordre spatial établi qui dictait les modalités de déplacement, mais le déplacement lui-même qui organisait l'espace qui l'entourait. Coupant dans la masse de la ville, cette circulation tridimensionnelle à travers les murs, les plafonds et les planchers réinterprétait, court-circuitait et recomposait la syntaxe architecturale et urbaine. Cette tactique de « passe-muraille » présupposait une conception de la ville non plus en tant que site, mais en tant que matériau même de la guerre – un matériau flexible, presque fluide, toujours aléatoire et mouvant.

Selon le géographe britannique Stephen Graham, depuis la fin de la guerre froide, un vaste « champ intellectuel » international, qu'il décrit comme « un monde de l'ombre fait d'instituts de recherches militaires urbaines et de centres d'entraînement », s'est mis en place afin de repenser les opérations militaires en milieu urbain. Le réseau en plein essor de ces « mondes de l'ombre » repose sur des échanges de savoirs entre différentes armées – conférences, ateliers et manœuvres conjointes<sup>2</sup>. Pour tenter d'appréhender tous les ressorts de



la vie urbaine, les militaires suivent des cours intensifs sur des disciplines aussi diverses que l'infrastructure urbaine, l'analyse des systèmes complexes, la stabilité des structures et les techniques de construction, et ils étudient toutes sortes de théories et de méthodologies élaborées dans les milieux universitaires civils. Un nouveau lien est ainsi en train de se tisser entre les trois composantes étroitement solidaires d'un triangle que nous nous proposons d'examiner ici : les conflits armés, l'environnement bâti et le langage théorique conçu pour les conceptualiser. Dans la bibliographie recommandée aux étudiants de certaines institutions militaires figurent plusieurs ouvrages publiés vers 1968 (notamment les écrits de théoriciens qui ont travaillé sur la notion d'espace, Gilles Deleuze et Félix Guattari, et Guy Debord), ainsi que des textes d'avant-garde des années 1990 sur l'urbanisme et l'architecture, fondés sur les théories post-coloniales et poststructuralistes. À en croire le théoricien de l'urbanisme Simon Marvin, le « monde de l'ombre » militaro-architectural engendre actuellement des programmes de recherche en urbanisme plus fournis et mieux financés que tous les programmes universitaires réunis<sup>3</sup>. S'il est vrai, comme le prétendent certains auteurs, que l'espace critique a perdu du terrain dans la culture capitaliste de la fin du xx<sup>e</sup> siècle, il semble néanmoins avoir trouvé dans la sphère militaire un champ d'expression particulièrement fertile.

En étudiant l'évolution de l'architecture à travers une autre discipline – militaire, celle-là – nous nous intéresserons aux stratégies de guerre urbaine qu'a utilisées Israël tout au long de la seconde Intifada, et à la convergence qu'elles ont suscitée entre la théorie critique postmoderne, la pratique militaire et les conflits institutionnels au sein des Forces de défense israéliennes (FDI). À travers l'analyse de ces évolutions, nous esquisserons une réflexion sur les répercussions éthiques et politiques de ces pratiques.

Comme bien d'autres institutions militaires de par le monde, l'armée israélienne a mis en place ces dernières années plusieurs instituts et *think tanks* à différents niveaux de sa chaîne de commandement. Leur mission était de reconceptualiser la stratégie, la tactique et l'organisation pour les opérations policières musclées menées dans les Territoires occupés, ce que l'on appelle plus communément « guerres sales » ou « conflits de faible intensité ». Parmi ces établissements, l'un des plus remarquables est l'Institut de recherches de théorie opérationnelle (Otri), qui a fonctionné du début 1996 jusqu'en mai 2006 sous la direction conjointe de deux généraux de brigade de réserve, Shimon Naveh et Dov Tamari. L'Otri employait plusieurs autres généraux de réserve issus des différentes armes. Outre ces anciens officiers, l'Institut avait également recruté de jeunes chercheurs, pour la plupart doctorants en philosophie ou en sciences

politiques à l'université de Tel-Aviv. Sa principale discipline, l'« approche opérationnelle avancée », faisait l'objet d'un cours qui fut obligatoire jusqu'en 2003 pour tous les officiers supérieurs israéliens. Dans l'un des entretiens qu'il m'a accordés<sup>4</sup>, Shimon Naveh résumait ainsi la mission de l'Otri : « Nous faisons ce que faisait l'ordre des Jésuites. Nous tentons d'apprendre aux soldats à penser et à réfléchir. [...] Nous avons créé une école et élaboré un cursus pour former des “architectes opérationnels”<sup>5</sup>. » Moshe Ya'alon, l'ancien chef d'état-major de l'armée, très favorable à l'Otri, soulignait, après la fermeture de l'Institut, l'influence qu'il avait exercée : « La méthode d'évaluation opérationnelle utilisée aujourd'hui dans les commandements régionaux et à l'état-major a été mise au point en collaboration avec l'Otri. [...] L'Otri a également travaillé avec les Américains et leur a enseigné les méthodes que nous avons développées. » Le lieutenant-colonel David Pere, officier de l'US Marines actuellement chargé de la rédaction du *Manuel de doctrine opérationnelle* destiné à ce corps, confirme cette coopération fructueuse entre l'Otri et l'armée américaine : « Naveh et l'Otri ont considérablement influencé notre discours intellectuel et notre approche du niveau opérationnel de la guerre. Le corps des Marines a commandé une étude [...] qui est largement fondée sur le travail de Shimon Naveh. Il n'y a pratiquement plus une seule conférence

militaire aux États-Unis où l'on ne débâtte pas du travail de Shimon. » Les armées britannique et australienne, précise-t-il, ont également intégré à leur doctrine officielle les concepts formulés par l'Otri<sup>6</sup>. Si la doctrine militaire israélienne pour les opérations urbaines a trouvé un tel écho auprès des forces armées d'autres pays, c'est en premier lieu parce que le conflit qui oppose Israël aux Palestiniens depuis l'Intifada est essentiellement urbain. Les Palestiniens comme les Israéliens ont fait des villes de l'ennemi le principal théâtre de leurs offensives. Les Israéliens ont affiné leurs nouvelles méthodes de raids terrestres et aériens lors de la seconde Intifada et plus particulièrement au cours de l'opération « Rempart », la série d'incursions militaires lancées sur des villes palestiniennes au printemps 2002, en représailles à une vague d'attentats suicides dans des villes israéliennes. Les attaques visaient différents types de milieux urbains : la ville moderne de Ramallah, le centre historique dense de la casbah de Naplouse, la ville sainte internationale de Bethléem et les camps de réfugiés de Jénine, Balata et Tulkarem. Le cadre urbain dans lequel se sont déroulées ces offensives a particulièrement retenu l'attention des états-majors étrangers, et notamment des Américains et des Britanniques qui s'apprêtaient à envahir et occuper l'Irak<sup>7</sup>. L'opération Rempart a fait de la Cisjordanie un laboratoire géant de la guerre urbaine, où ont

été sacrifiées des centaines de vies, de biens et d'infrastructures civiles.

Au cours de nos entretiens, Shimon Naveh m'a expliqué les conditions qui ont conduit l'armée israélienne à modifier ses méthodes dès les premiers temps de la seconde Intifada: «Malgré les ressources considérables investies dans le renseignement, les combats de ville restent imprévisibles et chaotiques. La violence est telle que le cours des événements est toujours incertain. Il est impossible de préparer un plan de bataille. Le commandement ne peut avoir aucune vision d'ensemble. Les décisions doivent se fonder sur le hasard, la probabilité, la contingence et les occasions qui se présentent, et elles ne peuvent être prises que sur le terrain et en temps réel.» Ce qui, pour l'armée, fait des combats en milieu urbain la forme postmoderne par excellence de la guerre. Le recours à un plan de bataille à objectif unique et logiquement structuré n'a plus aucune raison d'être, face à la complexité et à l'ambiguïté des combats urbains. Le commandement a tout le mal du monde à dresser des scénarios de bataille ou des plans ciblés auxquels il pourrait se tenir. Les civils deviennent des combattants, et les combattants redeviennent des civils. Les identités peuvent changer en un instant sous un travestissement: une femme peut, en l'espace d'un éclair, se transformer en homme combattant, le temps qu'un soldat israélien «arabisé» (c'est-à-dire infiltré sous

un déguisement arabe) ou un combattant palestinien déguisé en femme sorte une mitraillette des plis de sa robe.

Pour tenter d'adapter ses pratiques et ses formes d'organisation à la réalité du terrain, l'armée s'est donc inspirée des formes de violence de la guérilla à laquelle elle est confrontée. En s'adaptant, s'imitant et apprenant l'une de l'autre, l'armée et la guérilla se sont engagées dans un cycle de « coévolution » : l'armée développe ses capacités en fonction de la résistance, qui elle-même évolue en fonction des nouvelles pratiques de l'armée.

Si le mimétisme et la récupération des techniques de l'ennemi ont toujours été au cœur du discours stratégique classique, les méthodes de combat israéliennes et palestiniennes sont fondamentalement différentes. La résistance palestinienne est fragmentée en une multitude d'organisations, chacune étant dotée d'une branche armée plus ou moins indépendante – les brigades Ezzedine al-Qassam pour le Hamas, les brigades Saraya al-Qods (ou brigades de Jérusalem) pour le Djihad islamique, les brigades des martyrs d'Al-Aqsa, la Force 17 et le Tanzim al-Fatah pour le Fatah. À quoi viennent s'ajouter les Comités de résistance populaire (CRP) indépendants et les membres supposés ou réels du Hezbollah et/ou d'Al-Qaïda. L'instabilité des rapports qu'entretiennent ces groupes, oscillant entre coopération, rivalités et conflits violents, rend leurs interactions d'autant

plus difficiles à cerner et accroît du même coup leur capacité, leur efficacité et leur résilience collectives. La nature diffuse de la résistance palestinienne, dont les différentes organisations partagent savoirs, compétences et munitions – tantôt organisant des opérations conjointes, tantôt se livrant une farouche concurrence – limite considérablement l'effet des attaques menées par les forces d'occupation israéliennes.

## I. Les essaims

Selon Shimon Naveh, l'une des notions phares sur lesquelles l'armée israélienne articule sa conception des nouvelles opérations urbaines est l'« essaimage ». En soi, ce terme n'est pas nouveau, puisqu'il figure depuis plusieurs décennies déjà dans la théorie développée au lendemain de la guerre froide par le Pentagone, dans le cadre de son programme de « Révolution des affaires militaires » (RMA), et plus particulièrement dans sa doctrine du « combat infocentré » (*Network Centric Warfare*): les opérations militaires sont conçues comme un système de réseaux reliés par les technologies de l'information<sup>8</sup>. Dans cette notion d'essaimage, les opérations militaires sont décrites comme une forme de combat non linéaire – organisé en un réseau composé de multiples petites unités semi-indépendantes mais coordonnées, opérant en synergie avec toutes les autres. Selon David Ronfeldt et John Arquilla, les théoriciens de la Rand Corporation qui ont largement contribué à la formulation de cette doctrine militaire, le principe de base d'un conflit de faible intensité, notamment en milieu urbain, veut qu'« il faut un réseau pour



combattre un réseau<sup>9</sup>». Aviv Kochavi m'expliquait dans une interview comment l'armée israélienne a interprété et utilisé ce concept : « Une armée d'État qui affronte un ennemi dispersé en un réseau de bandes plus ou moins organisées [...] doit s'affranchir des vieilles notions de lignes droites, d'unités en formation linéaire, de régiments et de bataillons [...] et devenir elle-même beaucoup plus diffuse et disséminée, flexible et capable d'essaimer. [...] Elle doit en fait s'adapter à la capacité furtive de l'ennemi. [...] L'essaimage est à mon sens la convergence simultanée sur une cible d'un grand nombre de nœuds – la cernant, si possible, à 360° – [...] qui ensuite se scindent et se dispersent à nouveau<sup>10</sup>. » Selon le général Gal Hirsch, également diplômé de l'Otri, l'essaimage crée un « bourdonnement bruyant » qui rend très difficile à l'ennemi de savoir où se trouve l'armée et dans quelle direction elle avance<sup>11</sup>. Naveh ajoute qu'un essaim « n'a pas de forme, ni face, ni dos, ni flancs, mais se déplace comme un nuage » (image qui semble directement empruntée à T.E. Lawrence [d'Arabie] qui, dans *Les Sept Piliers de la sagesse*, soulignait que les groupes de guérilla devaient opérer « comme un nuage de gaz »). Et ce nuage, il conviendrait de le mesurer en fonction de sa localisation, de sa rapidité et de sa densité, plutôt que de sa puissance et de sa masse.

Le terme est en réalité dérivé du principe de l'« intelligence en essaim », selon lequel les capacités d'une collectivité à résoudre des problèmes

émanent de l'interaction et de la communication d'agents relativement simples (des fourmis, des oiseaux, des abeilles, des soldats), sans aucun contrôle centralisé ou presque. « L'intelligence en essaim » est donc un système de pensée non linéaire et non sériel, et relève essentiellement de l'intelligence collective d'un système, supérieure à l'intelligence cumulée de ses composants. Un essaim « apprend » par l'interaction de ses éléments, par leur adaptation à des situations soudaines et en réagissant à des environnements changeants<sup>12</sup>.

De la même façon, l'essaimage militaire repose sur un modèle non linéaire, où les seuils de décision sont ramenés au niveau tactique immédiat. L'initiative locale est encouragée et alliée à la capacité de communiquer et de coordonner l'action des différentes composantes d'une force militaire. En communiquant et en associant des points de vue diffus, un essaim militaire est censé engendrer collectivement une « image de la bataille » et apporter des réponses locales aux formes d'incertitude, de hasard, d'erreurs et d'imprévisibilité que le philosophe militaire Carl von Clausewitz désignait déjà au XIX<sup>e</sup> siècle sous le terme mécanique de *friction*<sup>13</sup>. De fait, la condition première de l'essaimage, à savoir la diffusion du commandement sur le champ de bataille, était déjà apparente dans la présentation que fait Clausewitz des guerres de l'ère napoléonienne. Le commandement napoléonien partait du principe qu'aucun plan

de bataille, fût-il le meilleur, ne pouvait jamais anticiper les aléas de la guerre et qu'il fallait encourager les commandants à prendre des décisions tactiques au pied levé. Ce principe a été érigé en règle d'or au XIX<sup>e</sup> siècle avec l'*Auftragstaktik* («tactique de mission» ou «conduite par objectif») du général prussien Moltke. Celui-ci s'abstenait d'émettre des ordres s'ils n'étaient pas absolument indispensables : «Un ordre portera sur tout ce qu'un commandant ne peut pas faire de lui-même, mais rien d'autre<sup>14</sup>.» «La guerre de manœuvre», telle que l'ont développée plusieurs théoriciens militaires de l'entre-deux-guerres et telle que l'appliquèrent d'abord la Wehrmacht, puis les Alliés pendant la Seconde Guerre mondiale, reposait sur des principes prônant davantage d'autonomie et d'initiative, mais elle a atteint un degré inédit de coordination avec l'apparition des émetteurs-récepteurs radio portatifs. Selon le philosophe Manuel de Landa, c'est en encourageant ainsi l'initiative locale, en favorisant un commandement diffus et en reliant une armée par les moyens de communication, que l'on permet à une bataille dynamique de parvenir à une certaine autosynchronisation<sup>15</sup>.

S'il est vrai que le chaos de la bataille a toujours répondu à une dynamique non linéaire et que les formes modernes de guerre dynamique ont déjà introduit une dose de non-linéarité dans les opérations et les formations militaires, les lourdes armées modernes se sont jusqu'à présent plutôt

efforcées de discipliner ce chaos de la bataille en le ramenant à des structures linéaires stables et aisément compréhensibles. L'évolution du paradigme militaire de la *linéarité* vers la *non-linéarité* porte désormais sur trois niveaux distincts : spatial, organisationnel et temporel. Mais l'intégration du principe de non-linéarité à chacun de ces niveaux passe nécessairement par des transformations que l'on ne peut appréhender que si l'on comprend clairement ce que l'armée entend par *linéarité*.

*En termes spatiaux*, les opérations linéaires classiques reposent sur une géométrie déterminée par des obstacles, des frontières et des voies de ravitaillement linéaires. Pour Antoine-Henri de Jomini, l'un des premiers théoriciens militaires de l'époque postnapoléonienne, le terme de « lignes d'opérations » faisait aussi bien référence aux fortifications et aux frontières politiques – éléments perpendiculaires aux grands mouvements de troupes – qu'aux fleuves et aux routes, le long desquels se déplaçaient les troupes. Le modèle de la bataille jominienne, qui s'appliquait encore largement aux manœuvres de blindés au <sup>XX</sup><sup>e</sup> siècle, reposait sur la performance dynamique de manœuvres linéaires et géométriques, sur des surfaces bidimensionnelles. Sur ce type de terrain, chaque partie s'efforce de déborder ou de diviser l'ennemi. La doctrine militaire linéaire privilégie une différenciation entre avant, arrière et profondeur, avancée et retraite, percée, pénétration et encerclement ; elle repose sur des

mouvements de colonnes importantes, subdivisées en unités de combat et unités logistiques. De fait, les armées modernes ressemblent souvent à des machines lourdes et complexes qui, selon Shimon Naveh, fonctionnent selon «une mécanique newtonienne». Leur forte présence physique répond au caractère éminemment territorial de leurs objectifs : manœuvres, occupation et prise du terrain.

L'essaimage cherche au contraire à définir les opérations militaires comme un système non linéaire actionnant une force militaire diffuse, fragmentée en une multiplicité de petites unités semi-indépendantes mais coordonnées, qui opèrent simultanément à plusieurs endroits et dans plusieurs directions. Dans les opérations d'essaimage, le paradigme classique de la manœuvre laisse place à une géométrie complexe qui revendique une dimension «fractale» et dans laquelle, explique Kochavi, «chaque unité [...] reflète par son mode d'action tout à la fois la logique et la forme de la manœuvre d'ensemble».

*En termes organisationnels*, contrairement aux chaînes de commandement et de communication linéaires et hiérarchiques, les essaims sont des réseaux polycentriques, dans lesquels chaque «unité autarcique» (pour reprendre l'expression de Shimon Naveh) peut communiquer avec les autres sans passer par le commandement central. La cohésion physique de l'unité de combat est remplacée par une cohésion relationnelle. Naveh

estime que « cette forme de manœuvre repose sur une rupture avec toutes hiérarchies et avec la pratique d'un commandement tactique coordonnant la discussion ». Pour lui, l'essaim répond à « un discours non réglementé et désordonné ». Les relations entre les différentes unités de la force militaire d'attaque créent, selon Naveh, « une communauté de pratique [...] dans laquelle les commandants stratégiques et les commandants tactiques sont interdépendants et tirent les leçons des problèmes en construisant progressivement le récit de la bataille ». Ce qui revient à dire que chaque composante du système est non seulement une « force de combat » mais qu'elle est également perçue comme un « capteur dynamique » qui transmet sa vision de la situation à tous les autres éléments du réseau.

Les militaires envisagent également l'essaimage comme une manœuvre non linéaire *en termes temporels*. Les plannings militaires classiques sont chrono-linéaires, en ce sens qu'ils visent à suivre une séquence d'événements donnée, concrétisée par la notion de « plan ». En termes militaires traditionnels, cette idée de « plan » implique que les actions sont jusqu'à un certain point conditionnées par l'aboutissement des actions précédentes. Un essaim, au contraire, opère sur la simultanéité des actions. Si elles restent dépendantes les unes des autres, elles ne sont plus prédéterminées les unes par les autres. Le récit du plan de bataille

fait place à ce que les militaires appellent « l'approche de la boîte à outils » : il s'agit de donner aux unités les outils dont elles ont besoin pour gérer plusieurs situations et scénarios donnés, sachant qu'il n'est pas possible de prédire dans quel ordre ces événements se dérouleront sur le terrain.

Pour parler de la guerre linéaire, les militaires ont recours à des termes comme *horloge newtonienne*, *maillage cartésien*, *lignes d'opération jominiennes*, *chaînes de commandement hiérarchiques* et *perspective monoculaire de la Renaissance*. Ce discours présuppose une symétrie des forces et une équivalence des objectifs. Le discours militaire sur la guerre non linéaire cherche à passer du « déterminisme » au chaos et à la complexité, du contrôle au suivi et à l'analyse statistique. Dans leur terminologie, les manuels militaires déclinent désormais les notions de *simultanéité*, *réseaux*, *chevauchement*, *asymétrie* et *déséquilibre* et ils décrivent un véritable cauchemar hobbesien d'affrontements confus – généralement, une « guerre civile mondiale » opposant tout le monde à tout le monde.

Le concept de l'essaim est au centre du langage de « déterritorialisation » que s'efforce d'adopter l'armée israélienne, et il lui a surtout permis de transformer ce qu'elle percevait comme sa « linéarité » organisationnelle et tactique en une « non-linéarité ». À cet égard, la carrière militaire d'Ariel Sharon a été l'une des grandes références historiques de l'enseignement dispensé à l'Otri.

Parce que, dans ses fonctions de Premier ministre, il s'est retrouvé aux premières lignes, en tant que « commandant en chef », pendant pratiquement toute la période de la seconde Intifada, mais aussi et surtout parce que toute sa carrière militaire a été marquée par une nette volonté de rompre avec l'organisation et la discipline militaire classiques. De plus, les tactiques utilisées lors des opérations de représailles sur les villages et les camps de réfugiés palestiniens en 1953, à l'époque où il commandait l'Unité 101, et celles qu'il mit en œuvre lors de sa violente campagne de contre-insurrection dans les camps de réfugiés de Gaza en 1971 et 1972, préfiguraient à bien des égards les méthodes de l'armée israélienne dans l'Intifada actuelle. Le dernier atelier organisé par l'Otri en mai 2006 témoignait de l'intérêt que l'Institut portait à la carrière militaire de Sharon : intitulé « Ariel Sharon, le général », c'était une sorte d'hommage tant à l'homme au seuil de la mort qu'à son influence sur les Forces de défense israéliennes<sup>16</sup>.



## II. L'attaque du camp de Balata

Les experts israéliens en matière de sécurité considèrent généralement les camps de réfugiés autant comme des bastions de la résistance palestinienne que comme un milieu urbain favorable à son développement. Dans l'imaginaire géographique simplifié d'Israël, les camps ont toujours été perçus comme des lieux hostiles et dangereux, des « trous noirs » dans lesquels les soldats israéliens veillaient à ne surtout pas pénétrer<sup>17</sup>. Or c'est justement parce que l'armée israélienne a scrupuleusement évité d'entrer dans les camps de réfugiés de Jénine et de Balata pendant la première Intifada (1987-1991) que ces lieux ont pu devenir des enclaves extraterritoriales, échappant au pouvoir militaire israélien. L'armée a d'ailleurs attribué au camp de Jénine, où les groupes de résistance étaient le plus fortement retranchés, le nom de code de « Germanie ». Qu'elle fasse référence à la description ambivalente que fit Tacite des barbares<sup>18</sup>, ou au régime nazi, cette dénomination montre bien que, pour les Israéliens, ces lieux ont quelque chose de maléfique. À partir du moment où, en mars 2001, il est devenu Premier ministre, Ariel Sharon n'a cessé de brocarder la



**En haut :** Un soldat de l'Irgoun lors de l'assaut sur Jaffa en avril 1948.

**En bas :** Balata, 2002.

frilosité de l'armée qui n'osait pas entrer dans les camps de réfugiés : « Eh bien, il y a quelque chose qui vous gêne dans les camps de Jénine et Balata ? Pourquoi n'y entrez-vous pas ? » Sharon ne s'est jamais lassé de raconter aux officiers comment, dans les années 1970, il avait « ramené l'ordre » dans les camps de la bande de Gaza, grâce aux opérations de commandos, aux massacres et aux bulldozers<sup>19</sup>.

La méthode « passe-muraille » qu'ont employée les FDI lors de l'opération Rempart figurait déjà dans leur manuel tactique pour les opérations et arrestations à petite échelle, lorsque par exemple la porte d'entrée d'une habitation risquait d'être piégée. Les forces spéciales, chargées des missions d'interpellation et d'élimination, entraient tout bonnement dans les immeubles d'habitation en enfonçant les murs extérieurs, ouvrant des brèches aux emplacements les plus inattendus. La technique avait cependant été testée à grande échelle dès les premiers jours de mars 2002 – soit quelques semaines avant le début de l'opération Rempart – lors d'un raid sur le camp de réfugiés de Balata, à l'entrée est de Naplouse, mené par une brigade parachutiste sous le commandement d'Aviv Kochavi. Elle répondait à un besoin tactique. En prévision d'une offensive israélienne imminente, des militants de tous les groupes armés palestiniens avaient bloqué toutes les entrées du camp, remplissant de ciment des tonneaux, creusant des tranchées et montant des barricades de décombres.

Les rues avaient été minées par des explosifs artisanaux et des bidons d'essence. Les entrées des immeubles bordant ces rues étaient piégées, tout comme les cages d'escaliers, entrées et couloirs intérieurs de bâtiments importants. Plusieurs groupes de combattants, équipés d'armes légères, s'étaient dispersés à l'intérieur du camp, dans des maisons donnant sur les grandes voies de circulation ou les principaux carrefours.

Avant le lancement de l'offensive, Kochavi avait convoqué ses officiers à un briefing pour leur exposer les difficultés qu'ils rencontreraient au cours de l'opération. Shimon Naveh a rapporté ses propos : « Les Palestiniens ont préparé le décor pour un spectacle, un combat dans lequel ils s'attendent à ce qu'en attaquant le camp, nous suivions la logique qu'ils ont définie... Ils pensent que nous allons débarquer à l'ancienne, en formations mécanisées, en rangs serrés et en colonnes, et que nous allons suivre l'ordre géométrique du réseau des rues. » Après avoir analysé la situation et discuté avec ses officiers, Kochavi donna à ses troupes la consigne suivante : « Nous isolons complètement le camp en plein jour, pour donner l'impression de préparer une opération de siège systématique [...], puis nous appliquons une manœuvre fractale, en arrivant simultanément par essaims, à partir de toutes les directions et à travers les différentes dimensions de l'enclave... Chaque unité reflète par son mode d'action la logique et la forme de

la manœuvre générale... Notre déplacement à travers les immeubles repousse [les insurgés] dans les rues et les allées, où nous les pourchassons<sup>20</sup>. » Les soldats israéliens ont donc coupé l'électricité, l'eau et le téléphone dans le camp, positionné des tireurs d'élite et des postes de surveillance sur les montagnes et au sommet des immeubles entourant la zone, et délimité un large périmètre de sécurité autour du théâtre des hostilités. Les soldats se sont déployés à partir de leurs zones de regroupement dans les colonies de Har Bracha et Elon Moreh, surplombant Naplouse. Avant leur départ, ils ont été acclamés et étreints par les colons. Répartis en petites unités, ils ont alors investi le camp de réfugiés en approchant par tous les côtés à la fois, défonçant les murs pour passer à travers les maisons plutôt que par les itinéraires sur lesquels ils étaient attendus. Ils ont ainsi réussi à prendre le contrôle du camp, mais ils ont aussi permis à la guérilla de se replier.

Au cas où d'aucuns se plairaient encore à imaginer que passer à travers les murs est un type de manœuvre relativement « bénin », une rapide description de la procédure tactique des FDI saura remettre les points sur les i. Dans un premier temps, les soldats se regroupent derrière un mur. Puis, à l'aide d'explosifs ou de grosses masses, ils cassent un trou assez grand pour leur permettre de passer à travers. Avant de s'infiltrer par la brèche, ils jettent parfois des grenades incapacitantes ou

tirent quelques coups de feu au hasard dans ce qui est généralement un salon privé, occupé par des habitants qui n'ont rien vu venir. Lorsque le commando a traversé le mur, les habitants sont regroupés, puis après une fouille en règle, séparés des « suspects », et enfermés dans l'une des pièces de la maison, où ils sont cantonnés de force – parfois pendant plusieurs jours – jusqu'à la fin de l'opération militaire, souvent sans eau, nourriture, médicaments ni aucun accès aux sanitaires. Selon Human Rights Watch et l'organisation israélienne des droits de l'homme B'tselem, des dizaines de civils palestiniens ont péri pendant ces attaques<sup>21</sup>.

La romancière palestinienne Adania Shibli a décrit sa visite au camp de réfugiés de Balata où, au lendemain de l'incursion israélienne, elle a rencontré une vieille dame du nom de Salma. « Elle nous a montré les trous que les soldats avaient faits. Quand ils ont lancé une grenade à l'intérieur, des éclats ont touché un câble électrique et la maison a soudain pris feu. Les soldats se sont sauvés, laissant derrière eux un incendie qui a achevé de calciner la maison déjà à moitié détruite. Avec ses enfants et ses petits-enfants, Salma a été obligée d'évacuer son domicile quand l'armée a déboulé chez elle, mais son mari est resté à côté pour surveiller la maison, et quand il l'a vue brûler, il s'est précipité et a vainement essayé d'éteindre les flammes. Il a été asphyxié et a perdu connaissance mais il n'est pas mort. Comme son cerveau a été



Camp de réfugiés de Balata, mars 2002.

privé d'oxygène pendant trop longtemps, il a perdu la tête<sup>22</sup>. » En Palestine, tout comme en Irak, l'irruption inattendue de la guerre dans la sphère privée du foyer a été vécue par les civils comme la forme la plus grave de traumatisme et d'humiliation. Aïsha, une Palestinienne interviewée par le *Palestine Monitor* après l'attaque de novembre 2002, a décrit cette expérience :

Imaginez : vous êtes assise dans votre salon, qui vous est si familier. C'est là que la famille se réunit pour regarder la télévision après le repas du soir... Et tout d'un coup, voilà qu'un mur tombe dans un fracas assourdissant, la pièce s'emplit de poussière et de gravats, et vous voyez surgir les uns après les autres des soldats à travers les murs, hurlant des ordres.

Vous ne savez absolument pas si c'est vous qu'ils viennent chercher, s'ils sont venus s'emparer de votre maison, ou bien si votre maison se trouve simplement sur leur chemin. Les enfants hurlent, en proie à la panique. Comment imaginer le sentiment d'horreur que peut éprouver un enfant de cinq ans qui voit débarquer à travers les murs de sa maison quatre, six, huit, douze soldats au visage barbouillé de noir, pointant leurs mitraillettes en tous sens, avec des antennes qui dépassent de leur barda et leur donnent des allures d'insectes géants ?

Montrant un autre mur désormais colmaté par une bibliothèque, elle ajoute : « Et voilà par où ils sont repartis. Ils ont fait sauter ce mur et ont poursuivi par chez notre voisin<sup>23</sup>. » L'auteur palestinienne Nuha Khoury a souligné à plusieurs reprises la confusion entre le dedans et le dehors que provoque ce type de manœuvre. Elle rappelait une discussion avec un soldat qui venait de pénétrer chez elle à travers un mur : « “Allez à l'intérieur !” hurlait-il dans un mauvais anglais. À l'intérieur ! – Je suis déjà à l'intérieur !” Il m'a fallu quelques secondes pour comprendre que pour ce jeune soldat, l'intérieur faisait référence à tout ce qui n'était pas visible, ou du moins tout ce que lui ne pouvait pas voir. Ce qui le gênait, c'est que j'étais à “l'extérieur” de “l'intérieur”<sup>24</sup>. »



Cette « occupation » réussie du camp de Balata a conduit le commandement central des FDI, responsable de la Cisjordanie, à reprendre ce type de manœuvre pour lancer, dès le 3 avril 2002, son offensive sur la casbah de Naplouse et le camp de Jénine. Un soldat israélien m'a décrit le début de la bataille de Jénine : « Nous n'avons jamais quitté les bâtiments, nous progressions exclusivement de maison en maison. [...] Nous avons percé plusieurs dizaines de chemins depuis l'extérieur du camp jusqu'au centre. [...] Tous les hommes de ma brigade étaient à l'intérieur des maisons des Palestiniens, jamais dans les rues... Nous nous sommes à peine aventurés dehors. Nous avons installé nos Q.G. et nos campements dans ces immeubles... Nous garions même les véhicules dans des zones dégagées à l'intérieur des maisons<sup>25</sup>. » Un autre soldat a raconté dans un livre ce qu'il a vécu au cours de cette offensive et décrit en détail la progression des troupes à travers les murs : « Nous avons étudié une photographie aérienne pour repérer un mur mitoyen entre la maison dans laquelle nous nous trouvions et celle qui se trouvait au sud. Peter a empoigné la masse et s'est mis à cogner, mais le mur ne cédait pas. Pour la première fois, nous étions devant un mur en béton et non plus en parpaings... Il fallait y aller à l'explosif. Nous avons fait sauter au moins quatre bâtons de dynamite jusqu'à ce que le trou soit assez grand pour nous permettre de passer. Ce n'est qu'à

ce moment-là que nous avons compris que le mur que nous avions défoncé n'était pas une cloison mais le mur extérieur de l'immeuble. À trente centimètres de là, il y avait le mur porteur de l'immeuble voisin. Nous l'avons aussi traversé<sup>26</sup>. » Or, comme les miliciens palestiniens manœuvraient eux aussi à travers les murs et les ouvertures prévues à cet effet, la plupart des combats se déroulaient à l'intérieur de maisons privées. Certains immeubles ont pris des allures de mille-feuilles, avec des soldats israéliens au-dessus et au-dessous de l'étage où les Palestiniens étaient piégés. Un combattant palestinien pris dans la bataille de Naplouse en avril 2002 témoigne : « On aurait dit que [les soldats israéliens] étaient partout : derrière, sur les côtés, sur la gauche, sur la droite... Comment peut-on se battre de cette façon<sup>27</sup> ? »

L'armée israélienne vient d'achever la modélisation informatique de toute la Cisjordanie et de la bande de Gaza. La résolution de ses images satellitaires est assez élevée pour montrer en détail les habitations privées et l'emplacement des portes et fenêtres. Mais en 2002, les soldats ne disposaient encore que de photographies aériennes sur lesquelles chaque maison était identifiée par un numéro à quatre chiffres, pour leur permettre de communiquer leur position. Sur le terrain, ils s'orientaient à l'aide de systèmes de localisation par satellite (GPS) et leurs commandants assuraient une coordination centrale à partir d'images



Les mouvements des troupes israéliennes dans la vieille ville de Naplouse en avril 2002.

transmises par des drones. Quand les soldats défonçaient un mur, ils inscrivait rapidement à la bombe à côté du trou « entrée », « sortie », « défense d'entrer », « vers... » ou « en provenance de... » pour régler la circulation des troupes et retrouver leur chemin dans le labyrinthe qu'ils avaient creusé dans le cœur bâti de la ville.

Une enquête, réalisée par l'architecte palestinienne Nuhran Abujidi après les attaques sur Naplouse et Balata, a montré que plus de la moitié des constructions de la casbah de Naplouse avait été éventrée pour ouvrir des passages, et présentait entre une et huit ouvertures dans les murs, planchers ou plafonds, créant toutes sortes de croisements. Abujidi a compris que ces itinéraires

ne pouvaient pas correspondre à une simple progression linéaire : ils indiquaient, selon elle, une manœuvre très chaotique, sans direction précise<sup>28</sup>. Cependant, tous les déplacements ne se faisaient pas à travers les murs et de maison en maison. L'aviation israélienne a également bombardé et entièrement rasé de nombreux bâtiments, parmi lesquels des monuments historiques de la vieille ville, tels le caravansérail ottoman du XVIII<sup>e</sup> siècle Al-Wakalat al-Farroukhiye, et les deux fabriques traditionnelles de savon Nablousi et Kana'an. Le palais Abdelhadi, l'église grecque orthodoxe et la mosquée Ennaser ont également été gravement endommagés<sup>29</sup>.

Au-delà de cette manœuvre, la casbah de Naplouse a été le laboratoire d'une expérience radicale à bien des égards. Plusieurs officiers avaient déploré que l'invasion éclair et l'occupation de zones urbaines palestiniennes comme Balata aient permis aux combattants palestiniens de disparaître pour refaire surface juste après le retrait des forces israéliennes. Lors d'une réunion tenue fin mars 2002 au Q.G. du commandement central des FDI pour préparer l'opération Rempart, Kochavi avait insisté sur la nécessité d'axer l'opération sur l'élimination physique des membres des factions armées palestiniennes, plutôt que de les laisser disparaître ou même se rendre. Kochavi n'avait pas simplement l'intention de prendre et de tenir la casbah, mais d'y entrer, de tuer autant de résistants

que possible, puis de se retirer<sup>30</sup>. La procédure prévue à cet effet était surnommée la « veuve de paille » : un groupe de soldats prenait position dans une maison, tandis qu'un autre lançait une opération dans une partie de la ville visible et contrôlée depuis cette maison. Les Palestiniens étaient poussés à sortir de chez eux, ce qui permettait de les abattre avant même de leur laisser une chance de se rendre<sup>31</sup>. Ce type d'opération militaire, dont l'unique objectif était de tuer, répondait également à des directives claires, fixées au niveau politique. En mai 2001, deux mois à peine après son arrivée à la tête du gouvernement, Sharon convoqua en urgence dans sa ferme privée le chef d'état-major Shaul Mofaz, le chef de la sécurité intérieure Avi Dichter et leurs adjoints. Le Premier ministre fut on ne peut plus explicite : « Les Palestiniens [...] doivent payer le prix fort... Tous les matins en se réveillant, ils doivent découvrir que dix ou douze des leurs ont été tués, sans savoir ce qui s'est passé... À vous d'être créatifs, efficaces, ingénieux<sup>32</sup>. »

Le lendemain, à Jérusalem, lors d'une cérémonie de commémoration de la guerre de 1967, Mofaz s'adressait à un groupe d'officiers supérieurs. Après s'être assuré qu'aucun micro n'enregistrait ses propos, il leur déclara qu'il voulait « dix morts palestiniens par jour, dans chacune des zones de commandement régional ». Prenant ensuite une initiative pour le moins inusitée, il court-circuita la hiérarchie militaire pour appeler un à un tous

les chefs de bataillons sur leur portable et leur dire, en substance : « Je veux entendre tous les matins en me réveillant que vous êtes partis en mission et que vous avez tué<sup>33</sup>. » Le climat était aux représailles aveugles. Sous les ordres de Mofaz, très peu de ces « assassinats non nécessaires » et de meurtres de civils ont fait l'objet d'enquêtes, et les soldats qui avaient tué des civils n'ont pratiquement jamais été sanctionnés<sup>34</sup>. Lors de nos entretiens, Shimon Naveh m'a confirmé la franchise terrifiante de ces objectifs, et m'a raconté comment, à cette époque, « les militaires commençaient à raisonner comme des criminels [...] comme des tueurs en série. [...] Ils se voyaient confier une zone donnée et ils l'étudiaient à fond. [...] Ils collectent autant de renseignements que possible sur les individus appartenant à des organisations ennemies et qu'on leur demande de liquider – leur apparence physique, leur voix [d'après les écoutes téléphoniques], leurs habitudes [...] comme des tueurs à gages professionnels. Au moment où ils pénètrent dans la zone, ils savent exactement où aller chercher leurs cibles, et il ne leur reste plus qu'à les liquider ».

Pendant la bataille de Naplouse, Kochavi a ignoré les Palestiniens qui demandaient à se rendre et a poursuivi les combats, s'efforçant de tuer encore plus de monde jusqu'à ce que Mofaz ordonne la fin de l'offensive. C'est la pression politique et internationale après la destruction du camp de Jénine qui a fait arrêter la campagne.

Gal Hirsch, qui dirigeait les opérations depuis le commandement central pendant la bataille, s'est par la suite vanté de son bilan : « En 24 heures, [les Palestiniens] ont perdu plus de 80 de leurs hommes et ils n'ont jamais réussi à identifier nos positions<sup>35</sup>. » Après l'attaque, Kochavi reçut sur son portable un appel de Ben Eliezer, ministre de la Défense qui tenait à le féliciter. Sharon lui tira également son chapeau<sup>36</sup>. Kochavi prétendit par la suite que si les autorités politiques l'avaient autorisé à poursuivre les combats, ses hommes auraient pu tuer des centaines de Palestiniens. L'attaque sur Naplouse fut perçue comme un succès, d'abord par le nombre de Palestiniens éliminés, mais aussi et surtout parce qu'elle avait prouvé aux Israéliens comme aux Palestiniens que l'armée pouvait désormais pénétrer à sa guise dans les camps et au cœur des villes palestiniennes. Les hommes de Kochavi ont par la suite confirmé cette démonstration en pénétrant huit fois de plus et de la même façon à Naplouse et dans le camp de Balata. C'est d'ailleurs essentiellement – mais pas uniquement – parce que Kochavi a déployé tant de zèle à définir et réaliser les objectifs sécuritaires d'Israël que tant de voix s'élèvent aujourd'hui pour réclamer qu'il réponde de crimes de guerre devant un tribunal<sup>37</sup>.

### III. Une géométrie urbaine inversée

Comme beaucoup d'officiers de carrière, Kochavi avait pris un congé sabbatique pour préparer un diplôme universitaire. Dans un premier temps, il avait été tenté par des études d'architecture, mais il opta finalement pour un cursus de philosophie à l'Université hébraïque. Il affirme que sa pratique militaire est considérablement influencée par ces deux disciplines. En tant qu'officier supérieur, il a également suivi les cours de l'Otri<sup>38</sup>. La façon dont il m'a décrit les attaques lors de notre entretien constitue un témoignage aussi rare que surprenant du lien entre la théorie et la pratique militaires.

Cet espace que vous regardez, cette pièce que vous regardez [il désigne la salle dans laquelle se déroule l'entretien, sur une base militaire proche de Tel-Aviv] n'est jamais que l'interprétation que vous en faites. Vous pouvez certes repousser les frontières de votre interprétation, mais pas indéfiniment – car elle est nécessairement contrainte par la présence d'éléments physiques, puisque l'espace contient



des bâtiments et des ruelles. La question est précisément de savoir comment vous interprétez la ruelle. L'interprétez-vous, comme tout architecte et urbaniste, comme un lieu par lequel on peut passer, ou au contraire comme un endroit par lequel il est interdit de circuler ? Ce n'est qu'une affaire d'interprétation. Nous, nous avons interprété la ruelle comme un endroit par lequel il est interdit de passer, la porte comme un élément qu'il est interdit de franchir, la fenêtre comme un élément par lequel il est interdit de regarder, pour la simple et bonne raison qu'une arme nous attend dans la ruelle, un piège nous attend derrière les portes. C'est que l'ennemi interprète l'espace de façon traditionnelle et classique, et que moi, je ne veux pas obéir à son interprétation pour tomber dans ses pièges. Non seulement je ne veux pas tomber dans ses pièges, mais je veux le surprendre. C'est la quintessence de la guerre. Ce que je veux, c'est gagner. Je dois donc surgir de là où on ne m'attend pas. Et c'est ce que nous avons essayé de faire.

C'est pourquoi nous avons choisi la méthode qui consiste à passer à travers les murs. [...] Comme un ver qui ronge sa galerie pour avancer, ressortant à certains endroits pour aussitôt disparaître. Nous progressions donc de l'intérieur des habitations [palestiniennes] vers

l'extérieur, selon des modalités inattendues et à des endroits qui n'étaient pas prévus, arrivant par derrière pour frapper l'ennemi qui nous attendait au coin d'une rue. [...] Comme c'était la première fois qu'une telle méthode était testée [à pareille échelle], nous avons appris pendant l'opération proprement dite à nous adapter à un espace urbain donné, mais aussi à adapter un espace urbain donné à nos besoins... À partir de cette pratique micro-tactique [consistant à passer à travers les murs], nous avons élaboré une méthode à part entière, qui nous a permis d'interpréter l'espace de façon tout à fait différente. [...] J'ai dit à mes hommes : « On ne vous demande pas votre avis, les gars ! Il n'y a aucun autre moyen de se déplacer ! Si jusqu'à présent vous étiez habitués à vous déplacer sur des routes et des trottoirs, oubliez tout cela ! Dorénavant, nous passerons tous à travers les murs !<sup>39</sup> »

Au-delà de la description de l'action, cet entretien est intéressant par le langage que choisit Kochavi. La référence à la nécessité d'interpréter l'espace – voire de le réinterpréter – comme condition première de la victoire dans la guerre urbaine, témoigne de l'influence du discours théorique postmoderne, poststructuraliste. La guerre, dans le jargon complexe et aseptisé de Kochavi, repose sur la lecture et la déconstruction (conceptuelle)

de l'environnement urbain existant, avant même le début de l'opération.

À propos du contexte qui a présidé au « succès » de Kochavi, Naveh explique : « À Naplouse, les forces israéliennes ont commencé à envisager le combat urbain comme un problème spatial. » Il confirme par ailleurs que ces tactiques avaient été largement influencées par l'Otri : « En formant plusieurs officiers de haut rang, nous avons saturé le système d'agents subversifs, qui posent des questions... Certains officiers supérieurs au sommet de la hiérarchie ne craignent pas de se réclamer de Deleuze ou de [l'architecte déconstructiviste Bernard] Tschumi. » À la question de savoir pourquoi être allé chercher quelqu'un comme Tschumi (à qui l'histoire de l'architecture réserve une place à part, comme architecte « extrémiste » de gauche), il m'a répondu : « L'idée de disjonction, que développe Tschumi dans son livre *Architecture and Disjonction*<sup>40</sup>, a pris tout son sens pour nous. [...] Tschumi a une autre approche de l'épistémologie ; il veut rompre avec le savoir à perspective unique et la pensée centralisée. Il envisage le monde à travers tout un éventail de pratiques sociales différentes, à partir d'un point de vue qui se déplace constamment. » Dans ces conditions, m'étonnai-je, pourquoi ne pas lire plutôt Derrida et les tenants de la déconstruction ? « Derrida est peut-être un peu trop obscur pour des gens comme nous, a-t-il répondu. Nous avons

davantage de points communs avec les architectes ; nous associons la théorie à la pratique. Nous savons lire, mais nous savons aussi construire et détruire, et parfois tuer. »

En 2004, lors d'une conférence, Naveh a présenté un diagramme qui ressemblait à un « carré logique », traçant un réseau de relations entre certaines propositions relevant des opérations militaires et des opérations de guérilla. Les indications, telles que « *différence et répétition* », « *dialectique de la structuration et de la structure* », « *opposants amorphes* », « *manœuvre fractale* », « *vitesse contre rythme* », « *machine de guerre wabhabite* », « *anarchistes postmodernes* », « *terroristes nomades* » etc., étaient directement empruntées au vocabulaire de Gilles Deleuze et Félix Guattari<sup>41</sup>.

Ces références à Deleuze et Guattari témoignent d'une évolution récente au sein des FDI, car s'il est vrai que ces philosophes ont été influencés par l'étude de la guerre, ils s'intéressaient à des formes de violence et de résistance non étatiques, où l'État et son armée sont l'ennemi juré. Dans *Mille Plateaux*, Deleuze et Guattari opèrent une distinction entre deux types de territorialité : un système étatique hiérarchique, cartésien, géométrique, solide, hégémonique et spatialement rigide ; l'autre composé d'espaces flexibles, mouvants, lisses, réticulaires et « nomades »<sup>42</sup>. À l'intérieur de ces espaces nomades, ils envisagent des organisations sociales intégrées à divers réseaux opérationnels poly-

morphes et diffus. Parmi ces réseaux, les *rhizomes* et les *machines de guerre* sont des organisations composées d'une multiplicité de petits groupes capables de se scinder ou de fusionner selon les aléas et les circonstances du moment, et qui se caractérisent par leur capacité d'adaptation et de métamorphose. En soi, ces formes organisationnelles étaient déjà en résonance avec des idéaux militaires comme ceux que nous venons de décrire.

Plusieurs concepts élaborés dans *Mille Plateaux* nous sont devenus essentiels [...] en ceci qu'ils nous ont permis de rendre compte de situations contemporaines que nous n'aurions jamais pu expliquer autrement, poursuit Naveh. Cela nous a permis de problématiser nos propres modèles [...] Le plus important est la distinction que Deleuze et Guattari ont établie entre les concepts d'espaces « lisses » et « striés » [...] [qui renvoyaient également] aux concepts organisationnels de « machine de guerre » et d'« appareil d'État ». L'armée israélienne utilise maintenant souvent l'expression « lisser l'espace » pour parler d'une façon d'aborder une opération dans un espace comme s'il n'avait aucune frontière. Nous essayons de produire un espace opérationnel tel que ses frontières ne nous affectent pas. Les zones palestiniennes peuvent effectivement être envisagées comme des espaces « striés »

en ceci qu'elles sont délimitées par des clôtures, des murs, des fossés, des barrages routiers, etc. Or, nous voulons nous affranchir de l'espace strié propre à la bonne vieille pratique militaire classique [que suivent aujourd'hui la plupart des unités militaires], pour adopter une perspective lisse qui permet de se déplacer dans l'espace en traversant toutes les frontières et tous les obstacles. Au lieu de restreindre et d'organiser nos forces en fonction des frontières existantes, nous voulons les traverser.

La technique consistant à passer à travers les murs s'inscrit-elle dans cette logique? «Se déplacer en traversant les murs est une simple solution mécanique qui fait le lien entre théorie et pratique. Transgresser les limites est la définition même de la dimension "lisse".»

L'armée israélienne va plus loin, considérant, en des termes très semblables à ceux qu'emploie la philosophie contemporaine, qu'une partie de sa propre pratique sur le terrain constitue en soi une forme de recherche. Car, comme l'explique Shimon Naveh, dans la mesure où le renseignement ne parvient à recueillir que très peu d'informations sur la guérilla et les groupes terroristes avant le lancement des opérations militaires (il est souvent difficile, voire impossible pour l'armée d'infiltrer ces organisations), le seul moyen d'apprendre quoi que ce soit sur leur logique organisationnelle

est de les attaquer. L'hypothèse de départ est qu'en attaquant l'ennemi à l'improviste, en le provoquant de façon aléatoire, on va le contraindre à sortir de sa tanière, à se révéler et à prendre forme – et à partir du moment où cette forme devient visible, elle peut être attaquée avec plus de force et de précision. Le philosophe Brian Massumi a récemment défini ce mode d'action comme une opération *incitative* : les militaires contribuent sciemment à matérialiser la menace qu'ils sont *a priori* chargés d'écarter. « Comme de toute façon la menace prolifère, ce que vous avez de mieux à faire est de stimuler sa prolifération. Le moyen le plus efficace de combattre une menace vague est de contribuer activement à la matérialiser [...] [pour inciter] l'ennemi à sortir de son état potentiel et à prendre une forme réelle<sup>43</sup>... » Dans notre entretien, Naveh ne craignait pas de dire, pour exprimer cette idée : « L'activité tactique fournit des outils de recherche aux architectes opérationnels... » Ces actions conduisent donc à une inversion du rapport classique entre « renseignement » et « opération » ou (pour reprendre des termes théoriques) entre « recherche » et « pratique ». « Les raids, poursuivait-il, sont des outils de recherche. [...] Ils poussent l'ennemi à dévoiler son organisation. [...] La plupart des renseignements utiles ne sont pas collectés pour servir de base aux attaques, mais ce sont les attaques elles-mêmes qui deviennent des moyens de fournir du renseignement sur le système

de l'ennemi. » Dans ce mode opératoire, c'est donc la pratique qui étaie la recherche, et non le contraire. Naveh ajoutait : « Les commandants stratégiques et les commandants tactiques sont interdépendants et tirent les leçons des problèmes en construisant le récit de la bataille ; l'action devient la connaissance, et la connaissance devient l'action. Si aucune issue décisive n'est envisageable, le bénéfice premier de l'opération militaire tient à l'amélioration même du système militaire en tant que système. » (Cette vision pourrait constituer une explication cynique de la nature apparemment illogique de la « guerre contre le terrorisme ». En l'absence de toute direction, d'indices et de renseignements clairs, les armées occidentales se lancent dans une action destructrice aléatoire à l'échelle internationale qui, si elle ne limite pas vraiment le potentiel ni les réalités du terrorisme, les accroît au contraire et contribue par là même à rationaliser une résistance qui, sans cela, serait « illogique » et en fait donc quelque chose qui a au moins le privilège d'être « compréhensible ».)



## **IV. Un urbanisme par destruction**

À la dimension supposée « lisse » et aisée des raids sur Balata et Naplouse, il convient d'opposer les difficultés, la « striation » et la destruction physique qu'a provoquée l'attaque de Jénine. Le camp de réfugiés de Jénine est accroché à flanc de coteau, à l'ouest de la ville de Jénine, dans le nord de la Cisjordanie, près de la Ligne verte. Étant proche de villes et villages israéliens, il a été le point de départ de nombreux attentats contre des civils et militaires israéliens. L'opinion et le gouvernement ne cessaient de presser les FDI de lancer une offensive sur Jénine. En prévision d'une attaque imminente, le commandant des défenses du camp, Houssam Qabha, « Abou Jandal », ancien officier de police, divisa le camp en quinze zones, affectant à chacune quelques douzaines de défenseurs (parmi lesquels des volontaires des forces de sécurité palestiniennes) qui préparèrent des centaines d'engins explosifs artisanaux à partir d'engrais<sup>44</sup>. L'incursion fut lancée en même temps que celle sur Naplouse, le 3 avril 2002, et les soldats israéliens ouvrirent les hostilités avec des méthodes relativement semblables. Des bulldozers de l'armée

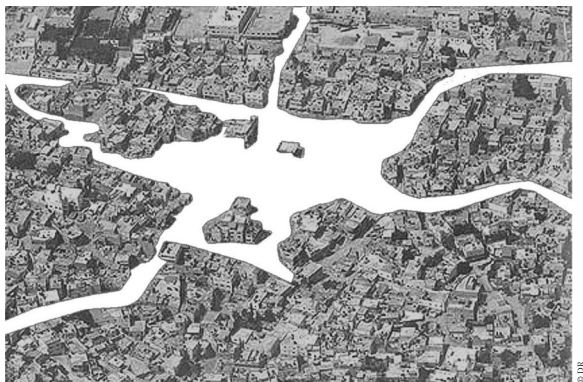
forcèrent le périmètre du camp, ouvrant des brèches dans les murs extérieurs des immeubles d'habitation de la périphérie ; après quoi, les transports de troupes blindés reculèrent jusqu'à ces maisons et des soldats sortis par l'arrière de ces véhicules entrèrent directement par les murs défoncés dans les maisons palestiniennes, afin d'échapper aux tireurs embusqués. De là, les soldats s'efforçaient de progresser de maison en maison en passant à travers les murs mitoyens. Tant que les combats se déroulaient dans et entre les maisons, les combattants palestiniens, qui eux-mêmes se déplaçaient dans les étages inférieurs, à travers des tunnels et des passages secrets, à l'abri des tirs des hélicoptères israéliens, réussirent à retenir une division entière des FDI qui tentait de s'infiltrer par les abords du camp. Les soldats envoyés à Jénine provenaient pour la plupart d'unités de réserve hétéroclites, et avaient moins d'expérience de terrain récente que la force lancée à l'assaut de Balata et Naplouse. Dans la confusion de la bataille, on ne reconnaissait plus les civils des combattants. Les combats se déroulaient dans les décombres et parmi les ruines de la vie quotidienne<sup>45</sup>. Les affrontements n'étaient généralement pas des assauts de grande envergure, mais une série de petits conflits incessants et meurtriers, d'embuscades entre les immeubles encore debout et les ruines. Les snipers palestiniens avaient appris à se retrancher au plus profond des immeubles, se positionnant à plusieurs

mètres des murs et tirant à travers des ouvertures qu'ils avaient eux-mêmes ménagées. Ils tiraient même parfois à travers une succession de trous traversant plusieurs murs.

Voyant qu'elle ne parvenait pas à faire tomber les défenses du camp, l'armée israélienne entreprit la destruction massive du camp de Jénine. Le 9 avril, soit presque une semaine après le début de l'attaque, alors que la progression des FDI patinait, les militants palestiniens enregistrèrent leur première victoire, faisant sauter plusieurs immeubles du quartier d'Hawashin, au cœur du camp, qui s'effondrèrent sur une patrouille israélienne, tuant 13 soldats. Pour ne pas risquer davantage de pertes humaines, et faute de parvenir à mater la résistance autrement, les Israéliens envoyèrent alors des bulldozers géants D9 raser le centre du camp, maison par maison, enterrant sous les décombres les combattants embusqués et les civils non évacués. L'un des conducteurs de bulldozer, Moshe Nissim, a raconté son expérience : « Pendant trois jours, je n'ai fait qu'une chose : démolir, démolir et encore démolir. Toute la zone. Chaque maison à partir de laquelle ils tiraient a été rasée. Et pour en faire tomber une, j'en démolissais quelques autres... À la fin, j'avais dégagé une zone aussi vaste que le stade Teddy [stade de football de Jérusalem, du nom de l'ancien maire travailliste de la ville, Teddy Kollek]<sup>46</sup>. » Les bulldozers entassaient parfois de la terre et des gravats sur

ou entre les immeubles, fermant totalement certaines zones et modifiant la topographie de l'espace des combats. À mesure que le centre du camp tombait, un épais nuage de poussière s'élevait dans les rues et les ruelles, et il a flotté sur le site jusqu'aux derniers jours de la bataille. C'est seulement quand la poussière s'est enfin dispersée que les organisations internationales et les médias ont pris toute la mesure de la dévastation provoquée par les FDI. L'intervention a tué 52 Palestiniens, dont plus de la moitié étaient des civils. Certains, y compris ceux qui, trop vieux ou handicapés, n'ont pas pu s'échapper à temps, ont été enterrés vivants sous les décombres de leur maison.

L'examen des photographies aériennes prises après la bataille a révélé que la destruction de plus de 400 immeubles, sur une superficie de 40 000 mètres carrés, avait été guidée par la logique de l'urbanisme militaire<sup>47</sup>. Il faut y voir non seulement une conséquence du déroulement imprévu de la bataille, mais aussi la volonté d'imprimer au camp un schéma directeur d'urbanisme totalement nouveau. Pendant la bataille, les Israéliens ont élargi les étroites ruelles et percé de nouvelles artères à travers le bâti existant, pour permettre aux chars et aux bulldozers blindés de pénétrer à l'intérieur du camp. Un vaste espace a été dégagé au cœur du camp, où convergent les nouvelles artères. Or cette zone, le quartier d'Hawashin, était précisément celle que la résistance avait tenue



Remodelage du plan de Jénine après la destruction, avril 2002.

le plus longtemps et que les Palestiniens ont par la suite surnommé *ground zero*. L'armée israélienne pourrait désormais revenir aisément dans le camp, empruntant ces nouvelles routes élargies, qui retireraient à Jénine son statut d'enclave impénétrable et de « bastion de la résistance ».

Voilà qui peut rappeler la tactique de Sharon qui, au début des années 1970, avait tenté de mater la résistance palestinienne dans la bande de Gaza par une grande entreprise d'« haussmannisation ». Les groupes de résistance avaient établi leur commandement dans le tissu serré et tortueux des camps de réfugiés qui étaient devenus un réseau extra-territorial d'enclaves armées. Les baraquements de préfabriqué, que les agences de l'ONU avaient dressés le long d'un quadrillage de routes pour loger les réfugiés de 1948, avaient depuis lors connu

une croissance tentaculaire, et les camps étaient devenus des agglomérations anarchiques de structures et d'extensions bâties au coup par coup, formant un labyrinthe mouvant de ruelles d'à peine un mètre de large. La campagne de Sharon prit donc des allures d'«urbanisme par la destruction». Dans ce qui reste le dernier chapitre en date – et le plus brutal – de l'histoire urbaine du plan quadrillé, Sharon ordonna aux bulldozers de l'armée de percer de larges routes à travers le tissu bâti de trois des plus grands camps de réfugiés de Gaza : Jabalya, Rafah et Shati. Les nouvelles routes subdivisaient ces camps en plus petits quartiers, chacun pouvant être aisément cerné ou investi par des unités d'infanterie. Sharon fit également raser tous les bâtiments et déblayer tous les vergers d'agrumes entourant les camps, sur une bande qu'il définît comme un «périmètre de sécurité», isolant de fait la zone bâtie de ses environs et empêchant quiconque d'y entrer ou d'en sortir sans être vu. D'autres initiatives comme le pavage des routes ou l'éclairage des rues devaient permettre aux forces d'occupation d'entrer rapidement dans les camps avec leurs véhicules sans craindre de sauter sur des mines<sup>48</sup>. En l'espace de sept mois, ces interventions ont détruit ou endommagé environ 6000 maisons<sup>49</sup>. Il s'agissait en partie d'un projet «expérimental» visant à reloger les réfugiés dans des quartiers neufs construits à leur intention. Il devait également aboutir au démantèlement des camps de réfugiés

que les Israéliens percevaient comme des foyers de résistance.

Les efforts de reconstruction du camp de Jénine, financés par les Nations unies, ont débuté presque aussitôt après l'incursion israélienne dévastatrice de 2002. Le projet souleva toutefois une série de polémiques entre les représentants palestiniens du camp et les ingénieurs de l'ONU, faisant apparaître le lien direct entre design urbain et logique militaire de destruction<sup>50</sup>.

L'agence onusienne d'aide aux réfugiés palestiniens (UNRWA) s'est vu attribuer 29 millions de dollars par le Croissant rouge des Émirats arabes unis (EUA) pour établir un nouveau schéma directeur de l'urbanisme du camp, et remplacer la plupart des maisons détruites par des constructions neuves. Le projet était dédié à feu le cheikh Zayed Ben Sultan al-Nahyan, l'ancien président émirati. Dès la présentation des plans, la question épineuse du tracé des routes se posa. Ahmad A'bizari, l'ingénieur de l'UNWRA chargé du réseau routier et des infrastructures du projet, souhaitait « profiter de la destruction pour élargir les routes à 4 ou 6 mètres<sup>51</sup> ». Ces artères assureraient une meilleure circulation dans le camp, pensait-il, mais si les blindés israéliens revenaient, elles leur laisseraient aussi assez de place pour traverser le camp sans défoncer les murs ou rester coincés entre les immeubles. Mais pour élargir les rues, il fallait transformer entre 10 % et 15 % de lotissements

privés en terrains publics. Le plan de l'UNWRA prévoyait à certains endroits de ne toucher qu'aux rez-de-chaussée des immeubles donnant sur les rues, en repoussant les façades d'environ un mètre derrière la ligne de délimitation de leurs lotissements respectifs, de telle sorte que les étages supérieurs feraient saillie sur une partie de la rue. Pour compenser cette perte d'espace privé à hauteur d'homme, on rehausserait les immeubles de quelques étages et on agrandirait la taille globale du camp en mordant sur des terres agricoles voisines, achetées par l'UNRWA.

Tandis que l'UNWRA défendait sa proposition en la présentant comme une simple amélioration des voies de circulation, le comité populaire du camp<sup>52</sup> – dans lequel les organisations armées avaient une influence déterminante – s'opposait à l'élargissement des rues qui permettrait aux chars israéliens de pénétrer dans le camp à leur gré. L'un des membres du comité tenait à ce qu'il soit « plus et pas moins difficile pour les chars israéliens d'entrer dans le camp<sup>53</sup> ». Se prévalant de sa souveraineté sur les affaires du camp, l'UNRWA a tranché et réalisé son projet d'élargissement des routes, au mépris des protestations des habitants. Berthold Willenbacher, directeur adjoint du projet de l'UNRWA, exprima un peu tardivement ses regrets : « Nous avons en fait donné aux Israéliens le moyen de traverser le camp avec leurs chars. Nous n'aurions pas dû faire cela, car les résistants



armés ont moins de chances de leur échapper qu'avec des ruelles étroites. Nous n'avons pas tenu compte de leur avis<sup>54</sup>. »

Six mois plus tard, un tragique épisode devait confirmer les dangers qu'il y avait à faciliter l'accès des chars à l'intérieur des camps : en novembre 2002, quand les blindés israéliens sont revenus à Jénine, l'un des servants a tiré et abattu le premier directeur de projet de l'UNRWA, le britannique Iain John Hook. Il a par la suite justifié la bavure en prétendant l'avoir pris pour un Palestinien, et son téléphone portable pour une grenade.

En se chargeant du bien-être des populations et de la rénovation architecturale dans une situation de conflit déclaré, le programme de planification de l'UNRWA s'est exposé à l'un des exemples les plus flagrants du « paradoxe humanitaire », qui veut que l'aide finisse par servir le pouvoir d'oppression. Les maisons neuves répondaient à des normes de confort inédites dans le camp et l'UNWRA put remplacer pour la première fois les vieux systèmes périmés d'adduction d'eau et de tout-à-l'égout détruits par les FDI<sup>55</sup>. On comprend mieux, dans ce contexte, la remarque de l'un des membres du comité populaire du camp de Jénine qui, après avoir vu les nouvelles maisons en dur aux façades beiges que venait de construire l'ONU, et dont l'aspect définitif lui semblait contredire la nature provisoire

du camp, déclarait : « Nous avons perdu le droit au retour<sup>56</sup>. »

Un autre désaccord a surgi, entre les différentes organisations palestiniennes représentées au sein du comité populaire, sur la nature et la fonction des murs comme barrières visuelles. Certaines maisons du camp sont séparées de la rue par de petites cours bordées par des murs d'environ deux mètres de haut. C'est dans ces cours, derrière ces murs, que les enfants jouent et les femmes cuisinent. Or, au cours de l'opération, les soldats avaient rasé bon nombre de ces murs afin de débusquer d'éventuels snipers. Quand il fut question de les reconstruire, on s'interrogea sur leur hauteur idéale : les représentants du Hamas et du Djihad islamique exigeaient qu'ils aient 50 cm de moins qu'avant, soit seulement 1,5 mètre, ce qui est légèrement plus bas que la hauteur du regard d'un homme adulte. Le Hamas espérait ainsi favoriser un régime de surveillance, où les passants pourraient regarder dans les cours pour s'assurer que les habitants respectaient strictement les codes musulmans de la décence, ou tout simplement que les habitants, se sachant observés, se disciplinent d'eux-mêmes. Le comité, dominé par les laïques du Fatah, mit fin à ce débat axé sur des questions relevant de la vie privée, en décidant de ne pas abaisser les murs et en validant le projet de murs élevés et de cours privées proposé par Hidaya Najmi, l'architecte de Naplouse chargée de la reconstruction du camp

– qui depuis évite de revenir sur les lieux car elle craint pour sa vie.

Si le premier débat portait sur des questions de perméabilité, le second posait le problème de la transparence. Tous deux témoignent du pouvoir des murs à imposer un ordre urbain et social.

## **V. Un urbanisme imaginaire**

Comment écrire l'histoire d'une ville fantôme ? Peut-il y avoir de l'histoire urbaine sans habitants ? L'urbanisme imaginaire rappelle les « géographies imaginaires » de l'Orient dont parle Edward Saïd : ici, l'imaginaire orientaliste fait des villes arabes non plus seulement des lieux de tentations et de dangers, mais aussi des objets d'étude et des cibles militaires. Pour le soldat occidental, la ville arabe est sombre, traîtresse, mystérieuse, dangereuse – et sa conquête suppose sa réorganisation, sa rationalisation, son embourgeoisement. Les soldats doivent se faire architectes et urbanistes, détruisant la ville arabe et la reconstruisant en même temps suivant leur image culturelle à eux. Construction et destruction sont complémentaires, presque indiscernables, la destruction elle-même n'étant qu'un remodelage stratégique et tactique de l'environnement.

Ainsi, l'armée a-t-elle entrepris la maquette grandeur nature d'une petite ville, située sur la base militaire de Tze'elim dans le désert du Néguev, pour en faire le plus grand simulacre de ville orientale du monde et y entraîner ses troupes

à la guerre urbaine. Elle fut baptisée « Chicago » en référence à la légendaire capitale américaine de la violence.

L'histoire de Chicago s'est faite dans l'ombre de l'histoire militaire du Proche-Orient depuis les années 1980. Le noyau central fut construit au moment de l'occupation israélienne du Sud-Liban : c'était un petit terrain d'entraînement simulant un village libanais, où l'on enseignait aux soldats les modalités d'attaque des camps de réfugiés et des villages. Le terrain devint ensuite un vaste environnement urbain destiné à l'entraînement des forces spéciales qui devaient assassiner Saddam Hussein dans la ville irakienne de Tikrit, en 1992 : le camp fut remodelé pour donner l'aspect d'une ville poussiéreuse de Mésopotamie. L'opération fut abandonnée après que plusieurs membres des forces spéciales eurent péri dans un accident d'avion. En 2002, pendant la seconde Intifada, Chicago fut encore agrandie pour simuler tous les types d'environnement urbain palestinien. Elle comporte actuellement une casbah – zone dense avec un marché et des rues étroites – ; une section reproduisant un camp de réfugiés ; un centre, avec des rues plus larges, et un quartier simulant un village rural. Des trous sont percés dans les murs des maisons pour permettre aux soldats de s'entraîner au déplacement à travers ces ouvertures. Pour certaines séances d'entraînement, l'armée a embauché le décorateur d'un grand théâtre de

Tel-Aviv, chargé de fournir des accessoires adaptés et d'organiser les effets spéciaux.

À Chicago, on a recréé l'écologie de la guerre urbaine, avec des acteurs qui jouent les militaires, les journalistes, les civils, les ONG, avec l'idée que la circulation des images joue un rôle essentiel dans la guerre moderne. La ville est utilisée pour l'entraînement des soldats américains, britanniques et australiens en route vers le Moyen-Orient. À l'été 2006, elle a même servi à l'entraînement des troupes qui allaient évacuer et détruire les colonies israéliennes de la bande de Gaza. Quand Chicago est utilisée pour représenter une ville, gare ! la destruction la guette.

En 2006, l'armée israélienne a inauguré une ville jumelle de Chicago, nommée Baladia, ou National Urban Training Centre. Elle compte 1100 bâtiments et plusieurs mosquées. Ses plans sont dus à l'agence civile de Shmuel Shilo. En 1981, Shilo a été à l'origine de la première cellule de l'armée israélienne qui ait mis en relation architecture, réflexion militaire et conduite des opérations des forces spéciales. Avant les raids, il montrait à ses soldats-architectes comment utiliser les photos aériennes pour évaluer le plan d'un bâtiment, l'emplacement des portes et des fenêtres, etc. La ville qu'il a dessinée, en s'inspirant des théories architecturales de Christopher Alexander, est faite de la répétition d'un module de béton standard de 6 m de côté et de 2 m de haut. Ce module est pour lui

la base d'une sorte de grammaire générative, qui donne l'impression que la ville a été organiquement construite par plusieurs architectes différents.

Peu à peu, d'autres transformations sont apparues en matière d'ingénierie militaire. Dans une conférence militaire organisée en mars 2004 à Tel-Aviv, un officier du génie israélien a expliqué à une audience internationale comment l'étude de l'architecture et des technologies du bâtiment permettait à l'armée « de supprimer un étage d'un immeuble sans le détruire complètement [*sic*], ou de raser un immeuble se trouvant sur un alignement de bâtiments sans endommager les autres<sup>57</sup> ». Cette déclaration, quoique exagérée, témoigne de l'importance que revêt pour l'armée ce qu'elle présente comme une capacité « chirurgicale » à retirer des éléments de bâtiments sans détruire l'ensemble – une adaptation des « armes intelligentes » en version génie militaire.

## **VI. Dé-murer les murs**

Historiquement, dans la guerre de siège, une brèche ouverte dans le mur extérieur d'une ville indiquait l'effondrement de la souveraineté de la cité-État. L'art de la guerre de siège portait sur la géométrie des murs d'enceinte et s'efforçait de développer des technologies complexes pour les approcher et y ouvrir des brèches. Dans le combat urbain moderne, on se focalise au contraire sur des méthodes de transgression des limites, la limite par excellence étant le mur de l'enceinte domestique. Au-delà des tactiques militaires consistant à défoncer les murs et à les traverser, de nouvelles technologies permettent désormais aux soldats non seulement de voir, mais aussi de tirer et de tuer à travers les murs. La société israélienne de recherche et développement Camero a mis au point un dispositif d'imagerie portable qui associe des images thermiques et un radar utilisant les ondes à très large spectre (UWB). Ce système, comme les appareils d'échographie utilisés dans les maternités, restitue une image tridimensionnelle de l'activité biologique qui se cache derrière un mur<sup>58</sup>. Les corps humains apparaissent sous forme



de « marques thermiques » imprécises baignant (un peu comme des fœtus) dans un milieu flou abstrait, tandis que tous les éléments solides – les murs, les meubles, les objets – disparaissent de l'écran numérique. Aux armes utilisant les cartouches Otan standard de 5,56 mm, on adjoint des calibres 7,62 mm, capables de perforer la brique, le bois et la terre battue sans trop dévier de leur trajectoire. Ces pratiques et ces technologies auront des conséquences déterminantes sur les rapports des procédures militaires avec l'architecture et l'environnement bâti en général. Les outils de « transparence intégrale » sont au cœur de cette matérialisation d'un idéal militaire, celui d'un monde d'infinie fluidité, où l'espace urbain deviendrait aussi facilement navigable qu'un océan – ou qu'un jeu vidéo. En cherchant à voir ce qui se cache derrière les murs et à faire feu à travers ces murs, l'armée cherche à donner aux technologies contemporaines une dimension métaphysique, à dépasser l'ici et maintenant de la réalité physique, à abolir le temps et l'espace.

Cette volonté de défaire le mur pour le « transcender » pourrait expliquer l'intérêt de l'armée, depuis les années 1960 et 1970, pour les théories et l'art de la transgression. Les techniques « passe-murailles » ne sont pas sans rappeler ce que l'artiste américain Gordon Matta-Clark appelait « le démurage du mur »<sup>59</sup>. De 1971 jusqu'à son suicide en 1978, Matta-Clark a travaillé sur la transformation

et le démantèlement virtuel de bâtiments abandonnés. Dans sa célèbre série de « bâtiments coupés » et son approche d'*anarchitecture* (architecture anarchique), il s'armait de marteaux, burins et scies pour découper en tranches des bâtiments et creuser de larges ouvertures dans des intérieurs domestiques et industriels<sup>60</sup>. On peut voir dans cette démarche une tentative de subvertir l'ordre répressif de l'espace domestique et, du même coup, la puissance et la hiérarchie qu'il représente. À l'Otri on montrait souvent dans les exposés les « bâtiments coupés » de Matta-Clark, en regard de photographies des brèches que les FDI avaient ouvertes dans les murs palestiniens.

L'Otri s'est également intéressé à d'autres grandes références de la théorie urbaine, et en particulier aux procédés situationnistes de la *dérive* (le déplacement dans la ville à travers des ambiances variées pour saisir ce que les situationnistes appelaient la *psychogéographie*), et du *détournement* (adaptation de bâtiments à d'autres usages que ceux pour lesquels ils ont été conçus). Ces principes, élaborés par Guy Debord et d'autres membres de l'Internationale situationniste, s'inscrivaient dans une approche plus globale cherchant à remettre en cause la hiérarchie du bâti dans la ville capitaliste. Ils espéraient ainsi gommer les distinctions entre privé et public, dedans et dehors, usage et fonction, et remplacer l'espace privé par une surface publique fluide, volatile et « non bornée », à travers laquelle

le déplacement se ferait selon des modalités inattendues. L'Otri se réclamait aussi du travail de Georges Bataille, qui parlait d'un désir d'attaquer l'architecture : cet appel aux armes visait à démanteler le rationalisme rigide de l'ordre de l'après-guerre, à échapper au « carcan architectural », et à libérer les désirs humains refoulés. Autant de tactiques conçues pour transgresser « l'ordre bourgeois » de la ville telle qu'elle était planifiée et produite, où l'élément architectural du mur – domestique, urbain ou géopolitique (comme le rideau de fer qui s'était abattu sur l'Europe) – perçu comme solide et inébranlable, matérialisait l'ordre sociopolitique et la répression. Comme le mur a non seulement une fonction de barrière physique mais aussi d'isolant visuel et sonore, il constitue depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle l'infrastructure physique qui est à la base de la construction de l'intimité et de la subjectivité bourgeoise<sup>61</sup>. De fait, le discours architectural envisage généralement les murs comme des données irréductibles de l'architecture. Or, puisque les murs tendent à brider l'entropie naturelle de l'urbain, en les abattant, on libèrerait de nouvelles formes sociales et politiques.

Bien qu'ils représentent tout un éventail de positions, de méthodes et de périodes différentes, Matta-Clark, Bataille, les situationnistes et Tschumi estimaient tous que c'était le pouvoir répressif de la ville capitaliste qu'il fallait subvertir. Mais l'armée israélienne s'est réappropriée

le discours de ces penseurs à des fins tactiques, pour légitimer une attaque contre l'habitat mal protégé des misérables réfugiés palestiniens.

Dans ce contexte, la transgression des frontières domestiques représente la manifestation même de la répression d'État. Dans sa vision du domaine politique de la cité grecque, Hannah Arendt établit une correspondance entre le mur et la loi. Deux types de murs (ou « lois-murailles ») préservaient à son sens la sphère politique : le mur d'enceinte de la cité, qui définissait la zone du politique ; et les murs séparant l'espace privé de l'espace public, qui garantissaient l'autonomie de la sphère domestique<sup>62</sup>. La structure linguistique presque palindromique de la loi-muraille [*law-wall*] contribue à renforcer le rapport d'interdépendance de ces deux structures, qui rapproche le tissu bâti du tissu juridique : dé-murer le mur revient invariablement à défaire la loi. Le procédé militaire consistant à traverser les murs – à l'échelle d'une habitation particulière ou de la ville – relie les propriétés physiques du construit à cette syntaxe de l'ordre architectural, social et politique. Les nouvelles technologies qui permettent aux soldats de détecter la présence d'organismes vivants derrière des murs et de passer et faire feu à travers ces murs mettent donc en cause non seulement la matérialité du mur, mais son concept même. Dès lors que le mur n'est plus physiquement ou conceptuellement solide ni légalement infranchissable,

la syntaxe fonctionnelle spatiale qu'il créait s'effondre. On connaît la remarque d'Agamben – qui suit la voie tracée par Arendt – selon laquelle dans les camps « la cité et la maison sont devenues indistinctes<sup>63</sup> ». Une brèche ouverte dans le mur qui constitue une frontière physique, visuelle et conceptuelle révèle de nouveaux horizons au pouvoir politique, et fournit du même coup la représentation physique la plus claire qui soit du concept d'« état d'exception ».

## VII. De la théorie à la tuerie

L'usage militaire des théories contemporaines n'a, bien entendu, rien de nouveau. De Marc-Aurèle à Robert McNamara<sup>64</sup>, le pouvoir a toujours trouvé des moyens d'exploiter les théories et les méthodologies conçues dans d'autres disciplines. Le « soldat-poète-philosophe » est également un personnage central de la mythologie sioniste. Dans les années 1960, quand il est devenu indispensable de suivre une formation universitaire pour faire carrière dans l'armée israélienne, les officiers supérieurs, de retour après leurs années d'études aux États-Unis, en appelaient à la philosophie pour décrire le champ de bataille, allant parfois jusqu'à appliquer littéralement le concept spinozien d'« étendue » aux batailles de la guerre d'occupation de 1967.

L'usage militaire de la théorie à des fins autres que celles auxquelles elle est destinée n'est pas très différent de la récupération des idées de progression et de transgression pour organiser des systèmes de management postmodernes dans les entreprises ou pour évaluer l'efficacité dans la culture technologique. L'étude des sciences humaines,

généralement considérée comme l'arme la plus puissante contre l'impérialisme capitaliste, est souvent réappropriée comme un outil du pouvoir colonial lui-même. Ce qui arrive aujourd'hui est une démonstration particulièrement glaçante de ce contre quoi nous mettais déjà en garde Herbert Marcuse en 1964 : à mesure que s'accroît l'intégration entre divers aspects de la société, « la contradiction et la critique » risquent de se dissoudre l'une dans l'autre et d'être instrumentalisées par le pouvoir hégémonique – ce qui, dans ce cas précis, se manifeste par l'absorption et la transformation de la théorie poststructuraliste, voire postcoloniale, par l'État colonial<sup>65</sup>.

Il ne s'agit pas ici de rendre les théoriciens et les artistes radicaux responsables de l'agression israélienne, ni de remettre en cause la pureté de leurs intentions. Je ne cherche pas davantage à corriger les imprécisions et les exagérations de la lecture, de l'utilisation ou de l'interprétation que font les militaires de telle ou telle théorie. Ce qui m'intéresse surtout, c'est de comprendre les différentes façons dont la théorie, sortie de son contexte éthique et politique, peut agir dans la sphère militaire.

La fonction pratique de la théorie et son influence réelle sur les manœuvres militaires soulèvent des questions plus vastes sur le rapport entre théorie et pratique. Si les nouvelles tactiques de l'armée israélienne étaient une application directe

de la théorie postmoderne, elles devraient en toute logique rompre radicalement avec les tactiques classiques. Or elles s'inscrivent plutôt dans la continuité des procédés qui ont toujours fait partie intégrante des opérations de guerre urbaine. Le simple fait de qualifier des actes de guerre de nouveaux ou d'inédits, ou de prétendre que la stratégie militaire est profondément ancrée dans la philosophie moderne ou classique, montre comment le langage de la théorie pourrait lui-même devenir une arme dans le conflit contemporain. Si l'idée de «passer à travers les murs», le concept d'«essaimage» et d'autres termes exprimant la non linéarité des actions militaires ont bel et bien suscité certains changements structurels dans l'organisation militaire, il est très exagéré de prétendre qu'il s'agit là de transformations radicales. Ce qui, en soi, pose la question du rôle que joue réellement la théorie comme source de l'évolution des pratiques militaires.

Les défenseurs de la Commune de Paris, tout comme ceux de la casbah d'Alger, de Hué, de Beyrouth, de Jénine et de Naplouse, parcouraient la ville par petits groupes organisés en nébuleuses, se déplaçant à travers des ouvertures et des passages ménagés entre les maisons, les caves et les cours, utilisant des itinéraires alternatifs, des passages secrets et des trappes. Le film de Gilles Pontecorvo, *La Bataille d'Alger* (1966), et le livre d'Alistair Horne sur la guerre d'Algérie<sup>66</sup> décrivent



ce type de manœuvres et sont désormais tous deux inscrits au programme de formation des armées américaine et israélienne. (Terry Gilliam s'en est également inspiré pour régler le déplacement des forces de sécurité – à travers les plafonds et les planchers – dans *Brazil*, son film de 1985 devenu un classique.) On retrouve le même schéma dans des batailles menées par des armées nationales en zone urbaine. Voyant qu'il ne parvenait pas à tenir en mains les poches de résistance de l'Armée rouge disséminées dans Stalingrad, le général Vassily Ivanovitch Chuikov renonça à maintenir un commandement centralisé. Le résultat a été par la suite analysé comme une forme de « comportement émergent », où l'interaction entre unités indépendantes, manœuvrant à travers les décombres de la ville et les pans de murs des bâtiments encore debout, crée un « système adaptif complexe », par lequel l'effet cumulé de l'action militaire est supérieur à la somme de ses composantes<sup>67</sup>.

Le procédé consistant à passer à travers les murs apparaît pour la première fois dans le manuel militaire du maréchal Bugeaud, *La Guerre des rues et des maisons* (1849). L'auteur évoque les tactiques de contre-insurrection utilisées lors des combats de rues à Paris : « Les barricades sont trop solides pour être détruites par des tirailleurs ? Qu'à cela ne tienne : on entre dans les premières maisons qui bordent l'un ou l'autre côté de la rue, et c'est là que la mine présente un grand avantage, car

elle remplit l'objectif. Quelqu'un monte jusqu'au dernier étage et fait systématiquement sauter tous les murs, parvenant enfin à forcer la barricade<sup>68</sup>. » De l'autre côté des barricades, dix ans plus tard, Louis-Auguste Blanqui reprit cette manœuvre microtactique dans ses *Instructions pour une prise d'armes*<sup>69</sup>. Pour Blanqui, la barricade et le percement des murs et des maisons étaient des éléments complémentaires pour la protection d'îlots urbains autonomes. Cela passait par une inversion totale de la syntaxe urbaine : les éléments de circulation – les pavés et les voitures à cheval – devenaient des éléments de blocage (les barricades), tandis que les éléments existants de blocage (les murs) devenaient des voies de passage. La guerre urbaine tenait donc à la capacité à interpréter et à réinterpréter la ville. Elle n'est plus simplement le site de la guerre, mais devient son support et, au bout du compte, son appareil. De même, l'idée de passer à travers les murs, comme le souligne l'architecte israélien Sharon Rotbard, a été réinventée dans pratiquement toutes les batailles urbaines de l'histoire, en réponse aux impératifs locaux et aux conditions de la bataille<sup>70</sup>. En Palestine, elle a sans doute été utilisée pour la première fois lors de l'assaut sur Jaffa lancé en avril 1948 par l'Irgoun (ou la « bande de Begin », comme l'appelaient les Britanniques). Ses sapeurs avaient creusé des « tunnels de surface » entre les murs des maisons mitoyennes, traversant le tissu continu du bâti urbain, puis ils avaient posé

des explosifs tout le long de l'itinéraire pour percer une large artère de décombres jusqu'à la mer, coupant le quartier nord de Jaffa, Manshiya, du reste de la ville<sup>71</sup>.

Parler de «non-linéarité» et de «décomposition des hiérarchies verticales» appliquées à la guerre moderne est également très exagéré. Au-delà de la rhétorique de «l'organisation autogérée» et de «l'aplanissement des hiérarchies», les réseaux militaires sont toujours soumis à des hiérarchies institutionnelles classiques, les unités continuent de recevoir des ordres, de respecter des plans et des calendriers. L'essaimage non linéaire ne concerne en fait que l'extrémité tactique d'un système fondamentalement hiérarchique<sup>72</sup>. Dans le cas de la Cisjordanie, certaines manœuvres non linéaires ont pu être entreprises parce que l'armée israélienne contrôlait toutes les lignes de ravitaillement linéaires – les routes de Cisjordanie et celles qui la relient à ses grandes bases en Israël proprement dit, ainsi que les barrières linéaires de plus en plus nombreuses qu'elle a construites d'un bout à l'autre du territoire. Techniquement parlant, ce que les militaires appellent des «réseaux» (ce qui impliquerait une coopération non hiérarchique d'éléments dispersés), serait davantage des «systèmes», dans la mesure où il s'agit de structures placées sous un commandement centralisé.

De plus, pour réussir à «essaimer» et à «traverser les murs», il faut que l'ennemi soit relativement

faible et désorganisé et surtout que l'équilibre des technologies, de l'entraînement et des forces penche nettement en faveur de l'armée. Pendant les années de l'Intifada, les forces d'occupation se sont obstinées à imaginer que l'attaque de combattants palestiniens mal armés, de civils effrayés dans leurs maisons, étaient des « batailles ». Elles ont présenté leurs succès comme de grandes victoires militaires. L'orgueil démesuré de ceux qui ont été couronnés comme les héros de ces opérations ne peut que dissimuler temporairement l'impasse à laquelle est voué ce type de stratégie, de même que la stupidité politique, l'impéritie militaire et le gâchis en vies et en dignité humaines.

Les incessantes incursions policières perçues comme des missions de combat ont en outre sérieusement réduit le temps de formation des unités combattantes. Les soldats étaient affectés environ dix mois par an dans les Territoires occupés. Les années que ces soldats et officiers israéliens ont passées à affronter les faibles organisations palestiniennes – dans ce que l'on pourrait assimiler à un « Grand Jeu » – ne sont certainement pas étrangères à l'incompétence dont ils ont fait preuve au Liban à l'été 2006, lorsqu'ils se sont retrouvés face à des combattants du Hezbollah plus forts, mieux armés et bien entraînés. De fait, les deux officiers qui portent le plus de responsabilités dans l'échec de l'été 2006 à Gaza et au Liban ne sont autres que les deux « génies » des FDI, diplômés

de l'Otri et vétérans des batailles de Balata et Naplouse en 2002 : Aviv Kochavi (qui commandait la division de Gaza) et Gal Hirsch (à la tête de la division Galilée 91, sur le front libanais). C'est en effet dans la zone contrôlée par Kochavi que des milices palestiniennes ont enlevé un soldat israélien en juin 2006, en passant par un tunnel creusé sous les lignes de défense des FDI ; et dans la zone de commandement de Gal Hirsch qu'un mois plus tard, le Hezbollah capturait deux autres soldats israéliens. Kochavi, qui orchestra les représailles sur Gaza, a persisté à se retrancher derrière un langage obscur : « Notre objectif est de semer la confusion du côté palestinien, de bondir d'un endroit à un autre, de quitter la zone, puis d'y revenir... Nous exploiterons tous les avantages propres au "raid" plutôt que l'"occupation"<sup>73</sup>. » L'offensive a fait des centaines de victimes civiles et détruit des infrastructures essentielles, mais elle n'a pas suffi à récupérer le soldat ni à décourager les salves de roquettes palestiniennes. Sur le front libanais, Hirsch faisait écho à cette stratégie, appelant également à privilégier « les raids plutôt que l'occupation » et ordonnant aux bataillons, récemment rattachés à son commandement et peu habitués au langage qu'il avait appris à l'Otri, d'« essaimer » et d'« infester » les zones urbaines du Sud-Liban. Pour tenter de prendre la ville de Bint Jbeil, il rédigea des consignes opérationnelles en des termes pour le moins sibyllins qui furent

par la suite copieusement raillés : « Les forces doivent réaliser une infiltration à grande échelle par un raid de faible signature ; s'établir rapidement sur les zones de contrôle, puis créer un contact létal avec les zones bâties (par "essaimage"), susciter un effet de choc et de stupeur susceptible de paralyser tout l'espace d'intervention, puis passer au mode de domination, parallèlement à une déconstruction systémico-spatiale de l'infrastructure ennemie ("occupation")<sup>74</sup>. » Les officiers placés sous ses ordres ne comprenaient rien à ce jargon et n'avaient strictement aucune idée de ce qu'ils devaient faire, ni même de la direction dans laquelle ils étaient censés tirer. Après la guerre du Liban de 2006, Hirsch a été brocardé et critiqué pour son arrogance, son « intellectualisme », sa totale déconnexion de la réalité, et il a été contraint de démissionner du service d'active.

Dans une enquête interne de l'armée israélienne, Amiram Levine, vétéran des forces spéciales et ancien chef du commandement du Nord, faisait remarquer que « le système opérationnel des FDI [...] est désormais entièrement articulé sur le "génie" et le "talent" supposés du commandant... ». Il accusait un groupe professionnel d'avoir pris un monopole total sur la pensée et les raisonnements intellectuels. « Les FDI doivent immédiatement renoncer à leur jargon obscur et déroutant ainsi qu'à l'approche qu'elles utilisent depuis un certain temps<sup>75</sup> », concluait son rapport.

Revenant sur l'issue des combats, Naveh devait quelque temps plus tard faire publiquement son *mea culpa* : « La guerre du Liban a été un échec, et j'y ai largement contribué. Ce que j'ai apporté aux FDI a échoué<sup>76</sup>. » La campagne israélienne au Liban a en effet été un désastre. Les bombardements intensifs et continus menés par une armée israélienne de plus en plus frustrée ont peu à peu transformé les villes et villages frontaliers libanais en un terrain hérissé de béton cassé, de bris de verre et de métal tordu. Dans ce paysage lunaire, les collines de décombres étaient creusées de pièces enterrées qui constituaient autant de cachettes pour les combattants du Hezbollah, lesquels essaïmaient très efficacement parmi les ruines et les détritiques, circulant à travers les caves et les tunnels souterrains qu'ils avaient préparés. Ils étudiaient les déplacements des soldats israéliens, puis les attaquaient avec des armes antichars au moment même où ceux-ci entraient à l'intérieur des habitations et tentaient de progresser de maison en maison en traversant les murs, ou en appliquant leur tactique habituelle de la « veuve de paille », telle qu'ils l'avaient pratiquée dans les villes et camps de réfugiés de Cisjordanie.

## VIII. Conflits institutionnels

Comme nous l'avons vu, l'armée israélienne n'avait pas vraiment besoin de Deleuze pour attaquer Naplouse et, pour reprendre la remarque caustique de Paul Hirst, sur le terrain, «les machines de guerre tournent au pétrole et au charbon<sup>77</sup>» et les «corps sans organes» ne sont rien d'autre que les victimes. La théorie, telle qu'elle a été interprétée et utilisée par les FDI, n'en a pas moins fourni à l'armée un nouveau langage à usage interne et externe. Elle a permis de formuler de nouvelles idées, mais elle a surtout contribué à expliquer, justifier et communiquer des idées qui ont émergé indépendamment dans des domaines très divers. Oublions un instant l'aspect opératoire de la théorie pour cerner ce que l'exploitation d'un langage théorique à des fins militaires nous dit sur l'armée elle-même, en tant qu'institution.

La réponse de Naveh à l'une de mes questions était à ce titre révélatrice. À propos de l'incompatibilité entre les fondements idéologiques et politiques de ses théories, il m'a répondu : «Nous devons bien distinguer entre l'attrait de l'idéologie marxiste, et même de certaines valeurs qui



lui sont propres, et ce que l'on peut en tirer pour l'usage militaire. Les théories ne cherchent pas simplement à établir un idéal sociopolitique utopique avec lequel on peut être d'accord ou pas. Elles sont également fondées sur des principes méthodologiques cherchant à perturber et subvertir l'ordre politique, social, culturel ou militaire existant. Cette capacité perturbatrice [ailleurs, Naveh parlait de "capacité nihiliste"] est l'aspect de la théorie que nous apprécions et que nous utilisons. [...] Cette théorie n'est pas mariée à ses idéaux socialistes. »

Quand il se revendique d'une théorie *perturbatrice* et *nihiliste*, ce qui est en jeu dépasse le simple cadre d'une offensive contre les Palestiniens. La théorie fonctionne ici comme un instrument, non seulement dans le conflit avec les Palestiniens, mais surtout dans les luttes de pouvoir au sein même de l'armée. La théorie critique fournit à l'armée – comme parfois dans le milieu universitaire – un nouveau langage par lequel elle peut remettre en question les doctrines militaires existantes, déconstruire des doxas fossilisées et inverser les hiérarchies institutionnelles – et briser du même coup leur « monopole » du savoir.

Tout au long des années 1990, alors que les armées occidentales ont été contraintes à se restructurer et à se spécialiser en adoptant les hautes technologies et la gestion informatisée (comme par exemple aux États-Unis sous l'impulsion de néo-conservateurs comme Donald Rumsfeld), elles se

sont heurtées à une forte opposition interne. Les échecs récents de l'armée américaine en Irak n'ont fait qu'intensifier cette opposition. Depuis le début des années 1990, les initiatives visant à transformer l'armée israélienne ont également suscité des querelles intestines de ce type. Dans ces conflits institutionnels, le langage de la théorie post-structuraliste a été utilisé pour formuler la critique du système existant, justifier le besoin de transformations et de restructurations<sup>78</sup>. Ce qu'admettait volontiers Naveh lorsqu'il déclarait que l'Otri « s'est servi de la théorie critique en premier lieu pour critiquer l'institution militaire elle-même et ses fondations conceptuelles lourdes et figées ».

Une part de ces conflits internes aux FDI est apparue au grand jour dans la controverse très médiatisée qui a entouré la fermeture de l'Otri en mai 2006 et la suspension de Naveh et de son codirecteur Dov Tamari, quelques semaines avant le début de la guerre du Liban – controverse qui devait se solder, quelques mois plus tard, par la démission de Hirsch. Ces débats ont mis en lumière les lignes de faille existant au sein de l'armée, entre des officiers associés à l'Otri, pour lesquels Naveh était un peu un gourou, et ceux qui contestaient le personnage, ses méthodes et son langage.

Officiellement, cette suspension était la réponse du chef d'état-major Dan Halutz à une première version du rapport du président de la Cour des comptes, Michael Lindenstrauss, sur la formation

des officiers des FDI. Le rapport accusait l'Otri de ne proposer qu'un enseignement oral, sous forme de conférences ou de séminaires, sans l'étayer par des manuels ou des lexiques propres à faciliter la compréhension de sa terminologie complexe et ambiguë. Du coup, concluait-il, ses concepts restaient vagues et risquaient « de donner lieu à différentes interprétations et à des confusions » (ce qui, en soi, pouvait être vu comme un compliment déguisé aux universitaires postmodernes). D'autres chapitres du rapport accusaient Naveh et Tamari de certaines irrégularités de gestion, dont ils furent par la suite lavés<sup>79</sup>. Mais si l'Otri a été fermé, c'est également parce qu'il était proche de l'ancien chef d'état-major – et rival de Halutz – Moshe Ya'alon, qui avait fait de l'Institut le pilier du processus de transformation des FDI. Halutz n'a pas directement contesté les concepts théoriques développés à l'Otri : la critique a été menée par l'ancien directeur du Collège de défense nationale, Yaakov Amidror. Amidror, qui est aujourd'hui expert en sécurité dans le civil, était l'un des premiers généraux de l'armée israélienne à s'être rallié au mouvement national-religieux et à faire front commun avec le mouvement des colons de droite. Sa conception du contrôle territorial est diamétralement opposée à celle de l'Otri : à maintes reprises, il a répété qu'il « n'y a aucun moyen de lutter contre le terrorisme en l'absence d'un contrôle physique, d'une présence dans le territoire<sup>80</sup> ».

Par conséquent, il a toujours été farouchement opposé au retrait des territoires occupés. À propos de l'Otri, il estimait que « la complexité de la théorie » était en totale contradiction avec la logique opérationnelle du pouvoir : « C'est une bonne chose que l'Institut ait fermé, car ses effets sur l'armée étaient catastrophiques. [...] Il s'exprimait dans un charabia incompréhensible au lieu d'utiliser un langage clair. [...] Il se refusait à distinguer le vrai du faux, dans la meilleure tradition post-moderne qu'il a introduite dans les FDI. [...] Si quelqu'un arrive à comprendre [ce qu'ils enseignent], je l'envie vraiment car cela dépasse largement mes capacités<sup>81</sup>. » Pour Shimon Naveh en revanche, Amidror incarne l'attitude caractéristique des FDI, qui « idéalisent l'empirisme militaire, nient toute valeur à l'étude et à la recherche critiques [...], ne supportent pas le discours conceptuel, méprisent la théorie littéraire et affichent leur intolérance vis-à-vis du discours philosophique ». Quelles que soient les autres raisons qui ont pu entrer en ligne de compte, Naveh a présenté sa mise à l'écart comme « un putsch contre l'Otri et la théorie ». Un autre officier supérieur a reconnu par la suite que, sensibilisé aux théories de l'Otri, il « imaginait qu'un nouveau monde militaire était né » et qu'il assistait à l'émergence de quelque chose de « comparable à une révolution einsteinienne, qui chamboulait le monde de fond en comble : l'occupation est un handicap, le vieil équilibre

numérique des forces est de l'histoire ancienne, aussi pertinent que la physique newtonienne pour le voyage spatial ».

Avec des termes tels que « occupation » ou « présence territoriale », le débat militaire semble empêtré dans les conflits politiques qui scindent actuellement la société israélienne dans son ensemble. Naveh, comme plusieurs de ses anciens collègues de l'Otri, est assimilé à ce que l'on appelle en Israël la « gauche sioniste », favorable aux retraits territoriaux. Kochavi, qui s'était fait un plaisir d'accepter le commandement de l'opération d'évacuation et de destruction des colonies de Gaza, passe lui aussi, malgré les atrocités dont il fut accusé à Gaza l'année suivante, pour un officier « de gauche ». Le débat théorique qui a divisé les FDI reflétait donc aussi en partie les différends politiques internes à l'armée.

Il serait pourtant faux de croire que les officiers israéliens « de gauche » représentent une alternative prometteuse à la brutalité des méthodes de l'armée israélienne – et pour tout dire, ce serait peut-être bien le contraire. Une comparaison entre les deux offensives de 2002, sur Jénine et sur Naplouse, met en évidence le paradoxe que dans l'ensemble, l'action des officiers « intelligents » et partisans de la « déterritorialisation » a été encore plus destructrice. Un trou dans le mur n'est certes pas aussi dévastateur que la destruction totale d'une maison. Mais si, du fait de l'opposition intérieure

et internationale, les forces d'occupation ne pouvaient plus entrer dans les camps de réfugiés sans les détruire comme elles l'ont fait à Jénine, elles s'abstiendraient sans doute d'attaquer les camps, ou du moins ne les attaqueraient-elles pas aussi souvent qu'elles le font – c'est-à-dire, presque tous les jours à l'heure actuelle – maintenant qu'elles ont trouvé l'outil qui leur permet de le faire «à bon compte». Par là, la logique militaire de la gauche israélienne a offert au gouvernement une solution tactique à un problème politique.

Dans cette *nécro-économie*, le raid est considéré comme un «moindre mal» par rapport à la destruction brutale de vies humaines et du tissu urbain. Mais, comme le soulignait le philosophe israélien Adi Ophir, cette notion de «moindre mal» pose problème au regard de l'économie même qu'elle prône<sup>82</sup>. Car si l'économie de la violence admet l'hypothèse de mesures moins brutales, les questions de violence sont par essence imprévisibles. Le «moindre mal» supposé peut toujours être plus violent que la violence qu'il combat, et cette imprévisibilité risque de susciter des difficultés sans fin. Une mesure moins brutale est aussi une mesure qui peut aisément être normalisée, acceptée et tolérée. Quand des mesures exceptionnelles deviennent la norme, elles ont toutes les chances d'être appliquées plus souvent. Le «moindre mal» pourrait donc engendrer un mal bien plus grave, même dans la logique dont il se réclame.

De même, la prétendue capacité de l'armée à tuer et détruire de façon « contrôlée », « élégante », « différenciée » et avec « une précision chirurgicale » pourrait provoquer plus de morts et de destructions que les stratégies classiques parce que ces méthodes, associées à la rhétorique manipulatrice et rassurante qui les sous-tend, encouragent les décideurs à y recourir plus souvent et plus largement. L'illusion de la précision, qui s'inscrit dans une rhétorique de modération, donne à l'appareil militaro-politique la justification dont il a besoin pour utiliser des explosifs dans des environnements civils, où ils ne peuvent que blesser ou tuer des civils. Plus le seuil de violence est faible, plus souvent le procédé risque d'être appliqué.

Les promoteurs des instruments techniques et rhétoriques qui nourrissent cette option du « moindre mal » sont convaincus qu'en les développant et en les perfectionnant, ils évitent à l'État et aux forces de sécurité de basculer dans une radicalisation de la violence. Les destructions ciblées constituent à leurs yeux le moyen de modérer la redoutable capacité de destruction que l'armée possède de toute façon, et qu'elle déchaînerait si l'ennemi dépassait un niveau « acceptable » de violence ou rompait quelque accord tacite dans la dialectique violente des attaques et représailles. L'échelonnement des choix fait partie intégrante du « militarisme » politique – une culture qui envisage la violence comme une constante de l'histoire,

et donc les projets militaires comme la principale alternative dont disposent les politiciens. C'est ce qui explique que le militarisme israélien ait toujours cherché des solutions militaires à des problèmes politiques<sup>83</sup>. Enfermé dans des limites définies par les degrés de violence, il exclut systématiquement l'exploration d'autres voies de négociation et la participation à un véritable processus politique.

L'un des objectifs premiers des nouvelles tactiques mises au point par l'Otri est d'affranchir Israël de la nécessité d'une présence physique dans les territoires palestiniens, tout en maintenant un contrôle sécuritaire. Selon Naveh, le paradigme opérationnel des FDI devrait s'efforcer de remplacer la présence dans les zones occupées par une capacité à se déplacer dans ces zones, afin d'y produire ce qu'il appelle des « effets », c'est-à-dire des « opérations militaires telles que des attaques aériennes ou des incursions de commandos [...] qui affectent l'ennemi psychologiquement et dans son organisation ». Les tactiques développées à l'Otri et dans d'autres instituts dépendant des FDI visent donc à fournir des outils pour remplacer l'ancien mode de domination territoriale par un nouveau mode « déterritorialisé », que l'Otri qualifiait d'« occupation par disparition ».

Comme l'a démontré la récente invasion de Gaza après son évacuation, Israël n'est disposé à négocier un compromis territorial, un retrait



partiel et le tracé de frontières provisoires, que s'il est en mesure de rompre les termes mêmes d'un éventuel accord et de pénétrer dans les territoires dès qu'apparaît une situation qu'il considère comme une menace. Dans les accords d'Oslo, les modalités de retrait israélien des villes et villages palestiniens étaient assorties d'une clause d'exception qui garantissait à Israël, sous certaines conditions qu'il pouvait lui-même définir, un droit d'intervention unilatérale, c'est-à-dire le droit de pénétrer dans les zones sous contrôle palestinien, d'entrer dans des quartiers et des maisons pour rechercher des suspects, et d'interpeller ces suspects pour les interroger et les détenir en Israël<sup>84</sup>.

À propos du mur de séparation qui matérialiserait la frontière d'un État palestinien fragmenté et provisoire, Naveh déclarait : « Peu importe le tracé que choisiront les politiciens pour construire le mur. Tant que rien ne m'empêche de traverser cette barrière, ça m'est égal. Ce dont nous avons besoin, ce n'est pas d'être là-bas, mais de pouvoir agir là-bas. [...] L'histoire ne s'arrêtera pas avec le retrait. »

La condition préalable que pose l'armée au retrait – résumée par Naveh : « tant que rien ne m'empêche de traverser cette barrière... » – est que ce retrait est conditionnel et peut être annulé au moment même où il est amorcé. Voilà qui sape largement le caractère supposé symétrique d'une

frontière, illustré par l'iconographie du mur et par toute la rhétorique diplomatique récente qui cherche à présenter l'entité de l'autre côté, si fragmentée et trouée qu'elle soit, comme un État palestinien. Tant que le mur est perçu comme indéfiniment perméable et transparent sur un seul de ses côtés, Israël reste souverain dans les territoires palestiniens, car il peut déclarer lui-même l'exception qui lui permettra d'invalider le statut juridique de ses « frontières ». Le grand « mur de l'État » a été conçu sur le même mode que les murs des domiciles privés dans les territoires : un matériau transparent et perméable qui permet à l'armée israélienne de le traverser de manière « lisse ». Quand Kochavi affirme que « l'espace n'est qu'une interprétation » et que ses mouvements à travers les tissus urbains réinterprètent les éléments architecturaux (les murs, les fenêtres et les portes), quand Naveh assure qu'il est prêt à accepter n'importe quelle frontière tant qu'il peut la traverser, leur approche théorique transgressive suggère que dans la guerre, le combat n'est plus centré sur la destruction de l'espace, mais plutôt sur sa « réorganisation ». La « géométrie inversée », conçue pour renverser l'ordre de la ville en brouillant ses espaces publics et privés, s'appliquerait maintenant tout aussi bien à « l'État palestinien » dans sa conception sécuritaire israélienne, et le soumettrait à des transgressions constantes aboutissant à dé-murer son mur.

## Notes

1. Walter Benjamin, «Chronique berlinoise», in *Écrits autobiographiques*, Paris, Christian Bourgois, 1990.

2. J'ai assisté à plusieurs conférences de ce type. En janvier 2003, Stephen Graham m'a cédé la moitié de son allocation de voyage de 1000 £ pour me permettre d'assister à la deuxième journée de la « Conférence annuelle sur la guerre urbaine » organisée par SMI, un institut de sécurité basé à Londres. Au cours de cette réunion surréaliste, des militaires, des marchands d'armes et des universitaires des pays de l'Otan, du Royaume-Uni, des États-Unis et d'Israël, ainsi que des représentants de la Rand Corporation, ont participé à des échanges de vues pratiques et théoriques sur les opérations militaires en milieu urbain et l'équipement indispensable à ce type de manœuvres. Les discussions entamées dans la salle de conférences se sont poursuivies à table lors du dîner. À propos d'une autre conférence de ce type organisée en 2002 par la faculté de géographie de l'université de Haïfa, voir Stephen Graham, «Remember Falluja: Demonizing Places, Constructing Atrocity», *Society and Space*, 2005, vol. 23, pp. 1-10; et Stephen Graham, «Cities and the War on Terror», *International Journal of Urban and Regional Research*, volume 30.2, juin 2006, pp. 255-276.

3. Simon Marvin, «Military Urban Research Programs: Normalising the Remote Control of Cities», intervention à la conférence *Cities as Strategic Sites: Militarisation Anti-Globalization & Warfare*, Centre for Sustainable Urban and Regional Futures, Manchester, novembre 2002.

4. Eyal Weizman, interviews avec Shimon Naveh: 15 septembre 2005 (entretien téléphonique), 7 mars 2006 (entretien téléphonique), 11 avril 2006 et les 22 et 23 mai 2006 (sur la base du renseignement militaire israélien de Gllot, près de Tel-Aviv). Toutes les transcriptions et les traductions en anglais de ces entretiens ont été transmises à Shimon Naveh, qui en a validé les contenus. Sauf indication contraire, toutes les interviews mentionnées ci-après font référence à ces entretiens.

5. Parmi les nombreux ouvrages recommandés, l'une des listes de lecture de l'Institut de recherche sur la théorie opérationnelle comportait les titres suivants: Christopher Alexander, *The Endless Way of Building: Patterns of Events, Patterns of Space, Patterns of Language*; Gregory Bateson, *Vers une écologie de l'esprit* et *La Nature et la pensée: une unité sacrée*; Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille Plateaux* et *Qu'est-ce que la philosophie*; Clifford Geertz, *After the Fact – Two Countries, Four decades, One Anthropologist*; Catherine Ingraham, *Architecture and the Burdens of Linearity*; Rob Krier, *Architectural Composition*; Jean-François Lyotard,

*La Condition postmoderne*; Marshall McLuhan et Quentin Fiore, *Le Médium est le message*; W.J. Mitchell, *The Logic of Architecture*; Lewis Mumford, *Le Mythe de la machine*; Gordon Pask, *Cybernetics of Human Learning*; Ilya Prigogine, *La Fin des certitudes: Temps, chaos et les lois de la nature* et *La Complexité, vertiges et promesses, 18 histoires de sciences*; John Rajchman, *The Deleuze Connections*; Bernard Tschumi, *Questions on Space, Architecture and Disjunction* et *Event-Cities-2*; Paul Virilio, *L'Espace critique*.

**6.** Cité dans Caroline Glick:

«Halutz's Stalinist moment:

Why were Dovik Tamari

and Shimon Naveh Fired?»,

*Jerusalem Post*, 17 juin 2006.

**7.** «US Marines use Israeli Tactics in Falluja», *Middle-East Newsline*, 10 novembre 2004, vol. 6, n° 418; Justin Huggler, «Israelis trained US troops in Jenin-style urban warfare», *The Independent*, 29 mars 2003; Yzgil Henkin, «The Best Way Into Baghdad», *New York Times*, 3 avril 2003.

**8.** La terminologie de la non linéarité et des réseaux est apparue dans le discours militaire dès la fin de la Seconde Guerre mondiale et s'est avérée fondamentale dans l'élaboration de la doctrine du combat aéroterrestre mise au point en 1982 par l'armée américaine. Cette doctrine mettait l'accent sur la coopération entre les différents services et insistait sur la nécessité de cibler l'ennemi sur ses goulots d'étranglement

systématiques – ponts, quartiers généraux et voies d'approvisionnement – pour tenter de le déstabiliser. Elle avait été conçue pour endiguer une invasion soviétique en Europe centrale et a été appliquée pour la première fois lors de la guerre du Golfe de 1991. Cet axe de recherche a par la suite débouché sur la doctrine de l'intégration de réseaux informationnels (*Network Centric Doctrine*) dans le cadre du programme de la Révolution des affaires militaires (RMA).

**9.** John Arquilla et David Ronfeldt (dir.), *Networks and Netwars: The Future of Terror, Crimes and Militancy*, Santa Monica, Calif., Rand, 2001, p. 15.

Voir aussi David Ronfeldt, John Arquilla, Graham Fuller et Melissa Fuller, *The Zapatista «Social Netwar» in Mexico*, Santa Monica, Calif., Rand, 1998. Dans ce dernier ouvrage, les auteurs expliquent qu'historiquement, l'essaimage était déjà une technique de guerre des tribus nomades et qu'il est aujourd'hui repris par différentes organisations du spectre des conflits socio-politiques – des organisations terroristes et de guérilla aux réseaux mafieux en passant par les militants sociaux non violents.

**10.** Eyal Weizman et Nadav Harel, Interview d'Aviv Kochavi, 24 septembre 2004, sur une base militaire israélienne proche de Tel-Aviv (en hébreu); documentation vidéo de Nadav Harel et Zohar Kaniel.

**11.** Gal Hirsch, «On Dinosaurs and Hornets: A Critical View

on Operational Moulds in Asymmetric Conflicts», *RUSI Journal*, août 2003, p. 63.

**12.** Eric Bonabeau, Marco Dorigo et Guy Theraulaz, *Swarm Intelligence: From Natural to Artificial Systems*, Oxford, Oxford University Press, 1999; Sean J.A. Edwards, *Swarming on the Battlefield: Past, Present and Future*, Santa Monica, Calif., Rand, 2000; Arquilla et Ronfeldt, *Networks and Netwars*, op. cit.

**13.** La notion de friction fait référence aux incertitudes, erreurs, accidents, difficultés techniques, à l'imprévu, et à leurs effets sur les décisions, le moral des troupes et les actions. Voir Peter Paret, « Clausewitz » in *Makers of Modern Strategy, From Machiavelli to the Nuclear Age*, Oxford, Oxford University Press, 1986, p. 197 et 202. Clausewitz : « Cette friction excessive, qui ne peut, comme en mécanique, être limitée à quelques points, se trouve partout en contact avec le hasard et engendre des effets imprévisibles. [...] L'action de guerre est comme le mouvement d'un élément résistant. [...] Des efforts normaux parviennent difficilement à produire ne serait-ce que des résultats moyens. » Voir Carl von Clausewitz, *De la guerre* (1832), textes traduits par Denise Naville et présentés par Pierre Naville, Paris, Éditions de Minuit, 1955, pp. 109-111.

**14.** Hajo Holborn, « The Prusso-German School: Moltke and the Rise of the General Staff », in Paret, *Makers of Modern Strategy*, op. cit., pp. 281-295 et notamment p. 291.

**15.** Manuel de Landa, *War in the Age of Intelligent Machines*, New York, Zone Books, 1991, p. 71.

**16.** « The Generalship of Ariel Sharon », table ronde à l'Institut de recherches en théorie opérationnelle (Otri), Académie du commandement et de l'état-major des FDI, 24-25 mai 2006.

**17.** Stephen Graham, « Constructing Urbicide by Bulldozer in the Occupied Territories », in Stephen Graham (présenté par), *Cities, War and Terrorism*, Oxford, Blackwell Press, 2004, p. 332.

**18.** Tacite, *La Germanie*, Paris, Belles Lettres, 2000.

**19.** Raviv Drucker et Ofer Shelah, *Boomerang*, Jérusalem, Keter Press, 2005, pp. 197, 218.

**20.** Cité par Shimon Naveh, « Between the Striated and the Smooth: Urban Enclaves and Fractal Maneuvers », *Cabinet Magazine*, juillet 2006, pp. 81-88.

**21.** À Naplouse au moins 80 Palestiniens ont été tués entre le 29 mars et le 22 avril 2002 et 4 soldats israéliens ont trouvé la mort. Voir Amnesty International, « À l'abri des regards : les violations des droits humains commises par les FDI à Jénine et Naplouse », 4 novembre 2002.

([http://www.aidh.org/ViolDE/isr-pal\\_02.htm](http://www.aidh.org/ViolDE/isr-pal_02.htm)) ; B'Tselem, *Operation Defensive Shield: Soldiers' Testimonies, Palestinian Testimonies*, septembre 2002.

**22.** Adania Shibli, « Faint Hints of Tranquility », traduit de l'arabe par Anton Shammas, Beyrouth, revue *Al Adaab*, mai-juin 2002.

- 23.** Sune Segal, «What Lies Beneath: Excerpts from an Invasion», *Palestine Monitor*, novembre 2002 ; [www.palestinemonitor.org](http://www.palestinemonitor.org), 9 juin 2005.
- 24.** Nuha Khoury, «One Fine Curfew Day», Jérusalem, Miftah. [www.miftah.org](http://www.miftah.org), 11 février 2004.
- 25.** Eyal Weizman, Interview de Gil Fishbein, Tel-Aviv, 4 septembre 2002.
- 26.** Ofer Segal-Az K'ariel, *Fighting in Jenin 2002*, Tel-Aviv, Ma'arachot Publications, ministère de la Défense, 2006, p. 45, en hébreu.
- 27.** Cité dans Henkin, «The Best Way into Baghdad», *op. cit.*
- 28.** Voir Nuhra Abujidi : «Forced to Forget: Cultural Identity & Collective Memory/ Urbicide. The case of the Palestinian Territories During Israeli Invasions to Nablus Historic Center, 2002-2005 », étude présentée lors de l'atelier *Urbicide: The Killing of Cities?*, université de Durham, novembre 2005.
- 29.** Dans une interview au quotidien israélien *Ma'ariv* début 2003, Kochavi se répandait sur la beauté biblique de la ville, dont il avait un panorama depuis la fenêtre de son bureau : «Regardez ! Naplouse est la plus jolie ville de Cisjordanie ! Et sa casbah est encore plus jolie. Elle ressemble à la vieille ville de Jérusalem, et elle est même parfois encore plus belle.» Dans la droite ligne d'une longue tradition coloniale, et sans doute aussi d'une tradition qui voulait que les officiers israéliens affichent leur curiosité pour la culture des colonisés, avant de lancer son offensive, Kochavi a consulté le Dr Itzik Magen, directeur des services archéologiques de l'administration civile, afin de se renseigner sur la valeur historique de certains édifices qui se trouvaient dans la zone où il prévoyait des manœuvres. S'il a validé une liste de certains «bâtiments à ne pas détruire» (sans pour autant toujours la respecter), les «simples» habitations ont été admises comme «cibles légitimes». Amir Rapaport, «City without a Break», *Ma'ariv*, supplément du samedi 10 janvier 2003. ; Eyal Weizman et Mira Asseo, interview d'Itzik Magen, 21 juin 2002.
- 30.** Amir Omen, «The Big Fire Ahead», *Ha'aretz*, 25 mars 2004.
- 31.** Ofer Shelah et Yoav Limor, *Captives of Lebanon*, Tel-Aviv, Miskal-Yedioth Aharonoth Books et Chemed Books, 2007, p. 203.
- 32.** Druker et Shelah : *Boomerang*, *op. cit.*, p. 213.
- 33.** Ces deux citations sont reprises dans Druker et Shelah, *Boomerang*, *op. cit.*, pp. 213-214, 220.
- 34.** Les missions d'élimination menées par des soldats «arabisés» [déguisés en arabes] ou en uniforme sont désormais presque quotidiennes en Cisjordanie. La raison officielle la plus couramment invoquée pour justifier les assassinats lors de ces incursions est que la victime a «opposé une violente résistance au moment de son interpellation» (ce qu'elle serait

bien en mal de faire lorsque ces massacres sont perpétrés à distance par des raids aériens). Selon les chiffres publiés par l'association B'Tselem, pour la seule période allant du début 2004 à septembre 2006, les forces de sécurité israéliennes ont tué 157 personnes pendant des attaques désignées sous le terme de « missions d'interpellation ». Voir : « Take no Prisoner: The Fatal Shooting of Palestinians by Israeli Security Forces during "Arrest Operations" », B'Tselem, mai 2005, [www.btselem.org](http://www.btselem.org); Al-Haq (Organisation palestinienne des droits de l'homme), « Indiscriminate and Excessive Use of Force: Four Palestinians Killed During Arrest Raid », 24 mai 2006; [www.alhaq.org](http://www.alhaq.org).

**35.** Cité par Sergio Catignani, « The Strategic Impasse in Low-Intensity Conflicts: The Gap Between Israeli Counter-Insurgency Strategy and Tactics During the Al-Aqsa Intifada », *The Journal of Strategic Studies*, 28, 2005, p. 65.

**36.** Druker et Shelkha, *Boomerang*, op. cit., p. 218.

**37.** Aviv Kochavi a mobilisé l'attention des médias en février 2006 lorsque le conseiller juridique en chef des FDI a recommandé qu'il ne se rende pas, comme prévu, dans une académie militaire basée au Royaume-Uni, de crainte qu'il ne soit inculpé de crimes de guerre en Grande-Bretagne. Quelques années auparavant, un universitaire avait déjà accusé Kochavi de crimes de guerre.

Voir Neve Gordon, « Aviv Kochavi, How Did You Become a War Criminal? » [www.counterpunch.org/nevegordon1.html](http://www.counterpunch.org/nevegordon1.html) (8 avril 2002).

**38.** Chen Kotes-bar : « Bekichuvo » [Des étoiles à son galon] *Ma'ariv*, 22 avril 2005 (en hébreu).

**39.** Eyal Weizman et Nadav Harel, interview d'Aviv Kochavi, 24 septembre 2004; documentation vidéo de Nadav Harel et Zohar Kaniel.

**40.** Bernard Tschumi, *Architecture and Disjunction*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1997. Naveh a récemment achevé la traduction en hébreu d'une partie des essais de ce recueil de Tschumi.

**41.** Cette terminologie provient essentiellement de Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1980; et Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, PUF, 1985, entre autres ouvrages.

**42.** L'espace sédentaire est strié par des murs, des fermetures et des routes séparant les lieux clos, tandis que l'espace nomade est lisse, marqué seulement par des « traits qui sont effacés et déplacés avec la trajectoire ». Gilles Deleuze et Felix Guattari, *Mille Plateaux*, t. 2 : *Capitalisme et Schizophrénie*. À propos de la notion de rhizome, voir l'introduction; sur la machine de guerre, voir chapitre 1227 : *Traité de nomadologie*: La machine de guerre; sur le lisse et le strié voir chapitre 1440: Le lisse et le strié. Deleuze et Guattari étaient conscients que

des États ou leurs agents pouvaient se transformer en machines de guerre et que, de la même façon, le concept d'« espace lisse » pouvait contribuer à former des outils de domination.

**43.** Brian Massumi, « Potential Politics and the Primacy of Preemption », *Theory and Event*, Vol. 10, n° 2, 2007.

**44.** Amos Harel et Avi Isacharoff, *The Seventh War*, Tel-Aviv, Miskal, Yedioth Aharonoth Books et Chemed Books, 2004, p. 254-255.

**45.** Interview avec Gil Fishbein, *op. cit.*

**46.** Tsadok Yeheskeli, « I made them a stadium in the middle of the camp », *Yedioth Aharonoth*, 31 mai 2002. Consultable sur [http://zope.gush-shalom.org/home/en/channels/archive/archives\\_kurdi\\_eng](http://zope.gush-shalom.org/home/en/channels/archive/archives_kurdi_eng)  
Repris en français in « À Jénine, j'ai pris mon pied » *Courrier International*, n° 607, 20 juin 2002. [http://www.courrierinternational.com/article.asp?obj\\_id=8503](http://www.courrierinternational.com/article.asp?obj_id=8503)

**47.** 350 immeubles, essentiellement résidentiels, ont été détruits, 1500 autres ont été endommagés et près de 4000 personnes se sont retrouvées sans domicile. 23 soldats israéliens ont été tués. Amnesty International, « À l'abri des regards : les violations des droits humains commises par les FDI à Jénine et Naplouse », *op. cit.* ; Stephen Graham, « Constructing Urbicide by Bulldozer in the Occupied Territories », *op. cit.*

**48.** « The Generalship of Ariel Sharon », *op. cit.*

**49.** Norma Masriyeh Hazboun, *Israeli Resettlement Schemes for Palestinian Refugees in the West Bank and Gaza Strip since 1967*, 12 mai 2006, Shaml, Centre palestinien de la diaspora et des réfugiés. [www.shaml.org/publications/monos/mono-4](http://www.shaml.org/publications/monos/mono-4) ; Richard Locke et Anthony Stewart, *Bantustan Gaza*, Londres, Zed Books Ltd., 1985.

**50.** Les informations qui suivent se fondent essentiellement sur les recherches filmées que Nadav Harel, Anselm Franke et moi-même avons effectuées pendant la reconstruction du camp en août 2004.

**51.** Nadav Harel, Eyal Weizman et Anselm Franke : interview filmée, Jénine, août 2004.

**52.** Le comité populaire est une forme de représentation politique apparue lors de la première Intifada. Il est fondé sur la démocratie directe qui s'est développée dans les villages occupés, les camps de réfugiés et les villes sous occupation. Dans la plupart des cas, des partis politiques issus des principales factions de l'OLP ainsi que le Hamas et le Djihad islamique, nommaient des représentants.

**53.** Gideon Levy, « Tank lanes built between Jenin homes », *Ha'aretz*, 10 mai 2004.

**54.** « On nous a reproché notre façon de procéder, mais nous avons élargi les routes pour permettre aux voitures et aux ambulances de passer – il aurait été idiot de ne pas le faire. Nous avons simplement voulu concevoir un espace de vie normale. [...] Nous envisageons



la question d'un point de vue technique, pas en termes de guerre. De toute façon, les Israéliens entrèrent.» Voir Justin McGuirk: «Jenin», *Icon Magazine*, n° 24, juin 2005. Des membres du comité populaire étaient toutefois convaincus que l'UNRWA avait sciemment décidé d'élargir les routes pour protéger les nouvelles maisons et que cette décision était liée aux conditions imposées par les compagnies d'assurance.

**55.** Une centaine de familles du camp a par ailleurs réussi à obtenir une aide financière de Saddam Hussein, quelques mois avant qu'il ne soit renversé : chaque famille qui avait perdu son toit a reçu 25 000 dollars, somme qui a été généralement utilisée pour réaménager les intérieurs et s'équiper en meubles et électro-ménager. Levy, «Tank Lanes...», *op. cit.*; Frank, Harel et Weizman, interviews filmées.

**56.** Cité par Levy, «Tank Lanes...», *op. cit.* Cette position n'était pas systématiquement partagée par d'autres réfugiés, qui étaient ravis de leur nouvelle maison.

**57.** Cité par Hannan Greenberg, «The Limited Conflict, This is How You Trick Terrorists», *Yedioth Aharonoth*, 23 mars 2004; [www.ynet.co.il](http://www.ynet.co.il)

**58.** Zuri Dar et Oded Hermoni, «Israel Start-Up Develops Technology to see through Walls», *Ha'aretz*, 1<sup>er</sup> juillet 2004; Amir Golan, «The Components of the Ability to Fight in Urban Areas», *Ma'arachot*, n° 384,

juillet 2002 (p. 97). L'Agence américaine de projets de recherche avancée sur la défense (Darpa) a lancé un programme intitulé VisiBuilding pour élaborer des technologies de capteurs capables de scanner à distance des bâtiments et de générer des images détaillées des intérieurs. Ross Stapleton-Gray, «Mobile Mapping: Looking Through Walls for On-Site reconnaissance», *The Journal for Net Centric Warfare*, C4ISR, 11 septembre 2006.

**59.** Brian Hatton, «The Problem of Our Walls», *The Journal of Architecture*, Vol. 4, printemps 1999 (p. 71); Krysztof Wodicko, conférence publique, Walker Art Center, Minneapolis, 1991. Publié dans le cadre d'une exposition organisée au Walker Art Center de Minneapolis, du 11 octobre 1992 au 3 janvier 1993, et au Musée d'art contemporain de Houston, du 22 mai au 22 août 1993.

**60.** Pamela M. Lee, *Object to Be Destroyed: The work of Gordon Matta-Clark*, Cambridge, Massachusetts, The MIT Press, 2001.

**61.** Robin Evans, «The Right of Retreat and the Rights of Exclusion: Notes Towards the Definition of the Wall», in *Translations from Drawing to Building and Other Essays*, Londres, Architectural Association, 1997 (surtout p. 38).; Brian Hatton, «The Problem of Our Walls», *op.cit.*, (pp. 66-67).

**62.** Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1994 (1958), p. 105.

**63.** Giorgio Agamben, *Homo Sacer: Le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil, 1997, p. 202.

**64.** Robert McNamara est particulièrement intéressant dans ce contexte, car sous le gouvernement des « petits génies » de John F. Kennedy, un certain nombre d'universitaires et de chefs d'entreprises ont été promus au pouvoir exécutif. Sous le mandat de McNamara, dans les années 1960, la théorie du management technocratique est devenue le langage de référence au Pentagone pour toutes les questions militaires. Guidé par des « modèles » théoriques, des analyses systèmes, la recherche opérationnelle, la « théorie des jeux » et le management par les chiffres, le groupe de « petits génies » de McNamara était persuadé que la guerre était une affaire rationnelle dont on pouvait prévoir les coûts, les retombées et les ratios de victimes, et que l'on ne pouvait gagner une guerre qu'en optimisant toutes ces données. Bien que sous McNamara, le Pentagone ait déployé bien des efforts pour définir des modèles, puis pour organiser les combats d'après ces modèles, les combattants vietnamiens ont refusé de jouer le rôle de « consommateurs efficaces » de l'économie de marché du Pentagone, ou d'« opposants rationnels » aux « théories des jeux » de la Rand Corporation – il est en fait aujourd'hui largement admis que cette approche a inutilement prolongé la guerre du Viêt-nam.

Paul Hendrickson, *The Living and the Dead*, New York, Vintage Books, 1997 ; Yehouda Shenhav, *Manufacturing Rationality: The Engineering Foundations of the Managerial Revolution*, Oxford, Oxford University Press, 1999.

**65.** « Dans la société industrielle qui pratique une politique d'intégration croissante, ces catégories sont en train de perdre leur contenu critique pour devenir des termes descriptifs, trompeurs, ou opérationnels. [...] Face au caractère total des réalisations de la société industrielle avancée, il ne reste à la théorie critique aucune base empirique pour transcender cette société. Le vide liquide la structure théorique elle-même, car les catégories d'une théorie sociale critique ont été développées à l'époque où le besoin de refus et de subversion s'exprimait dans l'action des forces sociales réelles. »

Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Paris, Éditions de Minuit, 1968 (1964), p. 105.

**66.** Alistair Horne, *Histoire de la guerre d'Algérie*, Paris, Albin Michel, 1980.

**67.** Colonel Eric M. Walters, « Stalingrad, 1942: With Will, Weapon and a Watch » in John Antal et Bradley Gericke (présenté par), *City Fights: Selected Histories of Urban Combat from World War II to Vietnam*, New York, Ballantine Books, 2003 (p. 59).

**68.** Maréchal Thomas Bugeaud, *La Guerre des rues et des maisons*,

Paris, Jean-Paul Rocher éditeur, 1997. Bugeaud a rédigé cet ouvrage en 1849 dans sa propriété de Dordogne pour critiquer la façon dont avait été menée la contre-insurrection lors des journées de juin 1848. N'ayant pas trouvé d'éditeur pour son livre, il en a fait un tirage limité qu'il a distribué à ses collègues. Dans ce texte, Bugeaud propose d'élargir les rues de Paris et de raser les immeubles d'angle aux grands carrefours stratégiques pour permettre un champ de vision plus large. Ces suggestions et d'autres ont été mises en œuvre par Haussmann plusieurs années plus tard. Voir Sharon Rotbard, *White City, Black City*, Tel-Aviv, Babel Press, 2005 (p. 181). Voir aussi Thomas Bugeaud, *La Guerre des rues et des maisons*, chapitre III : « Offensive contre l'insurrection ». <http://www.cabinetmagazine.org/issues/22/bugeaud.php> (en anglais). En 1840, une armée commandée par le maréchal Bugeaud a été envoyée à Alger pour venir à bout du soulèvement d'Abd-el-Kader et l'armée tribale arabe de dix mille hommes, après que ce dernier eut, contre toute attente, réussi à mettre en déroute une bonne part de l'armée française stationnée dans le pays. Bugeaud a terrorisé les populations par ses fameuses « razzias », systématisant les massacres à grande échelle des populations civiles, et les incendies de villages et de champs entiers. Ses troupes n'ont réussi à reprendre le contrôle de la casbah d'Alger qu'après avoir

détruit des quartiers entiers, et brisé la résistance en coupant les itinéraires à travers les quartiers où les insurgés se cachaient. Cette démarche participait du procédé visant à reconfigurer les villes en fonction des impératifs militaires. C'était l'une des premières fois que la démolition était utilisée comme méthode de planification urbaine militaire. (Pour l'anecdote, les prisonniers arabes et berbères et leurs familles ont été déportés par l'armée française en Palestine, qui était alors une province de l'empire ottoman. Ils se sont établis au nord du lac de Tibériade, et ont prospéré jusqu'à la guerre de 1948 – quand, en tant que Palestiniens cette fois-ci, leurs descendants ont dû quitter leurs villages et sont devenus des réfugiés.) Royaliste opposé à la révolution industrielle, qu'il jugeait physiquement et moralement toxique, Bugeaud incarnait les positions anti-urbaines de la Restauration. Il est donc pour le moins paradoxal qu'en soumettant le cœur de la ville à la logique de la vitesse des troupes, des projectiles et des approvisionnements, Bugeaud, l'anti-urbaniste, ait en fait dressé le schéma directeur de la ville moderne qui devait par la suite inspirer de nombreuses entreprises de modernisation, dans un souci de classification et d'hygiène qui s'efforçait de « fondre la ville à la campagne ». Pour un plus ample débat sur Bugeaud, voir Eyal Weizman, « Builders and Warriors » (1<sup>ère</sup> partie), *SITE*

*Magazine*, n° 11, 2004.

<http://www.sitemagazine.net/issues/11/11.pdf> et 2<sup>ème</sup> partie : n° 13-14, 2005.

**69.** Auguste Blanqui,

«Instructions pour une prise d'armes» in *Maintenant, il faut des armes*, Paris, La Fabrique, 2006. Voir <http://www.marxists.org/francais/blanqui/1866/instructions.htm>

**70.** Sharon Rotbard, *White City, Black City*, *op. cit.*, p. 178 (en hébreu).

**71.** Benjamin Runkle, «Jaffa, 1848, Urban Combat in the Israeli War of Independence», in John Antal et Bradley Gericke (présenté par), *City Fights*, *op. cit.*, p. 279. Dix ans plus tôt, en 1936, l'«opération Anchor» marquait la première «conception par la destruction» de Jaffa. Il s'agissait d'une destruction «planifiée» de la vieille ville par les forces britanniques. À cette époque – que l'on appellera par la suite la première révolte arabe – peut-être la première Intifada –, les saboteurs et tireurs d'élite basés sur les routes tortueuses de Jaffa faisaient de nombreuses victimes parmi les forces britanniques et les civils juifs. Dans le cadre d'une politique à grande échelle de démolition qui présida à la destruction de 2000 maisons palestiniennes entre 1936 et 1940, le gouvernement mandataire britannique décida de percer de larges boulevards en forme d'ancres dans la vieille ville. L'aviation britannique largua des ordres d'évacuation, donnant aux milliers de résidents arabes

vingt-quatre heures pour évacuer, et bombarder par la suite entre 300 et 700 maisons. Voir Eyal Weizman, «Builders and Warriors», *op. cit.*

**72.** À ce propos, voir Ryan Bishop, «The Vertical Order has Come to an End: The Insignia of the Military C3I and Urbanism in Global Networks», in Ryan Bishop, John Phillips et Wei-Wei Yeo (présenté par), *Beyond Description: Space Historicity Singapore, Archibtext Series*, Londres & New York, Routledge, 2004 (p. 60 à 78).

**73.** Hannan Greenberg, «The Commander of the Gaza Division, The Palestinians are in Shock», *Ynet*, 7 juillet 2006, [www.ynet.co.il](http://www.ynet.co.il).

**74.** Shelah et Limor, *Captives of Lebanon*, *op. cit.*, p. 197.

**75.** *Ibid.*, p. 199

**76.** Amir Rapaport, «Halutz is a Bluff, interview with Shimon Naveh», *Ma'ariv*, supplément de Yom Kippour, 1<sup>er</sup> octobre 2006.

**77.** «... les réseaux sont généralement ancrés dans des hiérarchies, les nomades s'en tiennent à monter des chameaux et à conduire des raids, et les machines de guerre tournent au charbon et au pétrole». Paul Hirst, *Space and Power: Politics, War and Architecture*, Londres, Polity Press, 2005 (p. 4).

**78.** Naveh passe par une métaphore empruntée à la théologie juive : il s'agit d'un «conflit institutionnel entre le hassidisme et les mitnagdim...». Le terme de mitnagdim, «opposants» en hébreu, fait référence aux juifs orthodoxes

ashkénazes qui se sont opposés, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, aux nouvelles pratiques religieuses du judaïsme hassidique. Il est couramment employé dans le contexte juif pour désigner les conflits institutionnels internes entre novateurs et conservateurs.

**79.** Le président de la Cour des comptes a demandé des explications sur le fait que Shimon Naveh travaillait également à mi-temps à l'université de Tel-Aviv, et sur les tarifs élevés des heures supplémentaires payées aux universitaires. Une enquête réalisée par le commandant adjoint des ressources humaines des FDI a par la suite levé les soupçons qui pesaient sur l'Otri, mais le chef d'état-major avait déjà fourni à la presse certains détails de l'enquête de la Cour des comptes. Voir Caroline Glick, «Halutz Stalinist moment», *op. cit.* et Rapaport, «Halutz is a Bluff», *op. cit.* Naveh est actuellement employé par le département du développement de l'US Marines Corps en tant que conseiller spécial («Sage») pour l'expérience opérationnelle «Expeditionary Warrior» [combattant expéditionnaire].

**80.** Yaakov Amidror «There is no Remote Control Wars», *Ha'artez*, 4 juillet 2006

**81.** Yaakov Amidror, «Catastrophe to Military Thought», *Makor Rishon*, 2 juillet 2006.

**82.** Adi Ophir, *The Order of Evils*, New York, Zone Books, 2005, chapitres 7.1, 7.2 et 7.3. Voir par exemple, chapitre 7.335.

**83.** Sur le militarisme israélien, voir Uri Ben-Eliezer, «Post-Modern Armies and the Question of Peace and War: The Israeli Defense Forces in the "New Times"», *International Journal of Middle-East Studies*, n° 36, 2004, pp. 49-70, p. 50. Voir aussi Ben Eliezer, *Making of Israeli Militarism*, Bloomington, Ind., Indiana University Press, 1998, pp. 1-18; Baruch Kimmerling, *Invention and Decline of Israeliness: Society, Culture and the Military*, Berkeley, Calif., University of California Press, 2001, p. 209. Pour d'autres références sur le concept de militarisme, voir Michael Mann, «The Roots and Contradictions of Modern Militarism», *New Left Review*, I-162, 1987.

**84.** L'ex-Premier ministre Benjamin Netanyahu a déclaré lors d'une conférence de presse sur l'accord d'Hébron : «Le droit d'intervention unilatérale est un problème très secondaire. C'est un cas spécifique d'une question générique, et la question générique tient à la liberté d'action d'Israël pour protéger ses citoyens, où qu'ils se trouvent. Et contre toute menace potentielle, d'où qu'elle vienne.» Ministère des Affaires étrangères, [www.nfa.gov.il](http://www.nfa.gov.il) (13 janvier 1997).

## Chez le même éditeur

Tariq Ali, *Bush à Babylone.*  
*La recolonisation de l'Irak.*

Bernard Aspe,  
*L'instant d'après. Projectiles*  
*pour une politique à l'état naissant.*

Alain Badiou,  
*Petit panthéon portable.*

Moustapha Barghouti,  
*Rester sur la montagne. Entretiens*  
*sur la Palestine avec Eric Hazan.*

Zygmunt Bauman,  
*Modernité et holocauste.*

Jean Baumgarten,  
*Un léger incident ferroviaire.*  
*Récit autobiographique.*

Walter Benjamin,  
*Essais sur Brecht.*

Daniel Bensaïd,  
*Les dépossédés. Karl Marx,*  
*les voleurs de bois et le droit*  
*des pauvres.*

Auguste Blanqui,  
*Maintenant, il faut des armes.*  
*Textes présentés par*  
*Dominique Le Nuz.*

Erik Blondin,  
*Journal d'un gardien de la paix.*

Marie-Hélène Bourcier,  
*Sexpolitique. Queer Zones 2.*

Alain Brossat,  
*Pour en finir avec la prison.*

Pilar Calveiro,  
*Pouvoir et disparition. Les camps*  
*de concentration en Argentine.*

Patrick Chariot,  
*En garde à vue. Médecin dans*  
*les locaux de police.*

I. Chouder, M. Latrèche  
& P. Tevanian, *Les filles voilées*  
*parlent.*

Cimade, *Votre voisin n'a pas*  
*de papiers. Paroles d'étrangers.*

Comité invisible,  
*L'insurrection qui vient.*

Raymond Depardon,  
*Images politiques.*

Norman G. Finkelstein,  
*L'industrie de l'holocauste.*  
*Réflexions sur l'exploitation*  
*de la souffrance des Juifs.*

Charles Fourier,  
*Vers une enfance majeure.*  
*Textes présentés par René Schérer.*

Françoise Fromonot,  
*La campagne des Halles.*  
*Les nouveaux malheurs de Paris.*

Irit Gal et Ilana Hammerman,  
*De Beyrouth à Jénine. Témoignages*  
*de soldats israéliens sur la guerre*  
*du Liban.*

Nacira Guénif-Souilamas (dir.),  
*La république mise à nu par*  
*son immigration.*

Amira Hass, *Boire la mer à Gaza,*  
*chronique 1993-1996.*

Amira Hass,  
*Correspondante à Ramallah.*

Eric Hazan,  
*Chronique de la guerre civile.*

Eric Hazan,  
*Notes sur l'occupation.*  
*Naplouse, Kalkilya, Hébron.*

Rashid Khalidi,  
*L'identité palestinienne.*  
*La construction d'une conscience*  
*nationale moderne.*

Yitzhak Laor, *Le nouveau  
philosémitisme européen  
et le « camp de la paix » en Israël.*

Jacques Le Goff,  
*Cinq personnages d'hier  
pour aujourd'hui.*

Karl Marx,  
*Sur la question juive.*  
Présenté par Daniel Bensaid.

Louis Ménard, *Prologue d'une  
révolution (fév.-juin 1848).*  
Présenté par Maurizio Gribaudi.

Elfriede Müller & Alexander  
Ruoff, *Le polar français. Crime  
et histoire.*

Ilan Pappé, *La guerre de 1948  
en Palestine. Aux origines  
du conflit israélo-arabe.*

Ilan Pappé,  
*Les démons de la Nakbab.*

Anson Rabinbach,  
*Le moteur humain. L'énergie,  
la fatigue et les origines  
de la modernité.*

Jacques Rancière,  
*Aux bords du politique.*

Jacques Rancière,  
*Le partage du sensible.*  
*Esthétique et politique.*

Jacques Rancière,  
*Le destin des images.*

Jacques Rancière,  
*La haine de la démocratie.*

Textes rassemblés par  
J. Rancière & A. Faure,  
*La parole ouvrière 1830-1851.*

Amnon Raz-Krakotzkin,  
*Exil et souveraineté. Judaïsme,  
sionisme et pensée binationale.*

Frédéric Regard,  
*La force du féminin.*  
*Sur trois essais de Virginia Woolf.*

Tanya Reinhart,  
*Détruire la Palestine, ou comment  
terminer la guerre de 1948.*

Tanya Reinhart,  
*L'héritage de Sbaron.*  
*Détruire la Palestine, suite.*

Robespierre,  
*Pour le bonheur et pour la liberté.*  
*Discours choisis.*

Gilles Sainati &  
Ulrich Schalchli,  
*La décadence sécuritaire.*

André Schiffrin,  
*L'édition sans éditeurs.*

André Schiffrin,  
*Le contrôle de la parole.*  
*L'édition sans éditeurs, suite.*

Ella Shohat, *Le sionisme du point  
de vue de ses victimes juives.*  
*Les juifs orientaux en Israël.*

E.P. Thompson,  
*Temps, discipline du travail  
et capitalisme industriel.*

Tiqqun,  
*Théorie du Bloom.*

Enzo Traverso,  
*La violence nazie,  
une généalogie européenne.*

Enzo Traverso,  
*Le passé: modes d'emploi.*  
*Histoire, mémoire, politique.*

François-Xavier Vershave  
& Philippe Hauser,  
*Au mépris des peuples.*  
*Le néocolonialisme franco-africain.*

Sophie Wahnich,  
*La liberté ou la mort.*  
*Essai sur la Terreur et le terrorisme.*

Michel Warschawski,  
*À tombeau ouvert.*  
*La crise de la société israélienne.*

Michel Warschawski,  
*Programmer le désastre.*  
*La politique israélienne à l'œuvre.*

Collectif,  
*Le livre : que faire ?*